

CONTINUITÉ

Le magazine du patrimoine au Québec

Vie de quartiers

Numéro 134 Automne 2012 9 \$



**ACTION
PATRIMOINE**

Architecture et paysages du Québec

SODEP service d'abonnement

C. P. 160, succursale place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

Poste-publications n° 0040010902

L'ÉCOLE

DES RUES PRINCIPALES

Dans le cadre de son programme de formation continue en collaboration avec l'Université Laval, la Fondation Rues principales invite tout intervenant intéressé par le développement socioéconomique des municipalités, à participer à la session d'automne 2012 !

PROGRAMMATION AUTOMNE 2012 DU 29 OCTOBRE AU 1^{er} NOVEMBRE

- | | |
|--------------------------------|--|
| 29 OCTOBRE | AME-U002
Les interventions physiques
de qualité sur les bâtiments |
| 30 OCTOBRE | AME-U014
État de santé d'un bâtiment |
| 31 OCTOBRE | AME-U021
Aménagements paysagers
des espaces publics |
| 1^{er} NOVEMBRE | AME-U019
Projets de revitalisation au Québec :
études de cas |

INSCRIVEZ-VOUS MAINTENANT
en consultant notre site Internet au
www.fondationruesprincipales.qc.ca

Tél: **418 694-9944** • Sans frais: 1 877 694-9944
Télec.: 418 694-9488
Courriel: baussant@ciril.qc.ca



FONDATION
RUES PRINCIPALES



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté d'aménagement,
d'architecture et des arts visuels





VIE DE QUARTIERS

Automne 2012

Chroniques

Billet 5

Nouvelles 6

Tenir parole 10

Phyllis Lambert



Lieu de légende 15

La marque de la bête



Collections 16

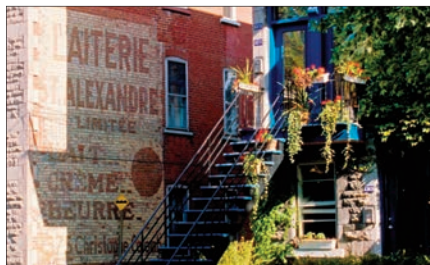
Lire entre les trames

DOSSIER

Vie de quartiers 19

À l'ombre des cheminées éteintes 20
par Sophie Gall

Bâtir pour travailler 27
par Martin Dubois



Comprendre la ville 32
par Pierre Gauthier

Le cœur des villes 35
par François Varin et Virgile Lautier



Citoyens à l'œuvre 37
par Marie St-Hilaire

Gardiens de l'histoire 39
par Éric Giroux et Réjean Charbonneau

Moi, mon quartier 41
par Josiane Ouellet

Chroniques

Mémoire 43

Manoir Rioux-Belzile
Une maison, un site, une histoire



Conservation 46

Patrimoine haïtien
Mesures d'urgence

Publications 49

Point de mire 52



Plateau-Mont-Royal,
Montréal
Photo : Linda Turgeon

MÉMOIRE DES MONTRÉLAIS

PHOTO: ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

MONTRÉAL EN CINQ TEMPS EXPOSITION PERMANENTE

QUARTIERS DISPARUS EXPOSITION TEMPORAIRE Jusqu'au 1^{er} septembre 2013

NOUS SOMMES ICI EXPOSITION TEMPORAIRE Du 8 mars 2012 au 14 avril 2013

Centre d'histoire de Montréal
335, place D'Youville
Vieux-Montréal

Information : 514 872-3207
ville.montreal.qc.ca/chm

ENTENTE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL

Montréal

Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE

30 ans d'histoire et d'action citoyenne!

Musée d'histoire et musée citoyen, l'Écomusée vous invite à découvrir un quartier ouvrier et à réfléchir sur les enjeux sociaux de son milieu.

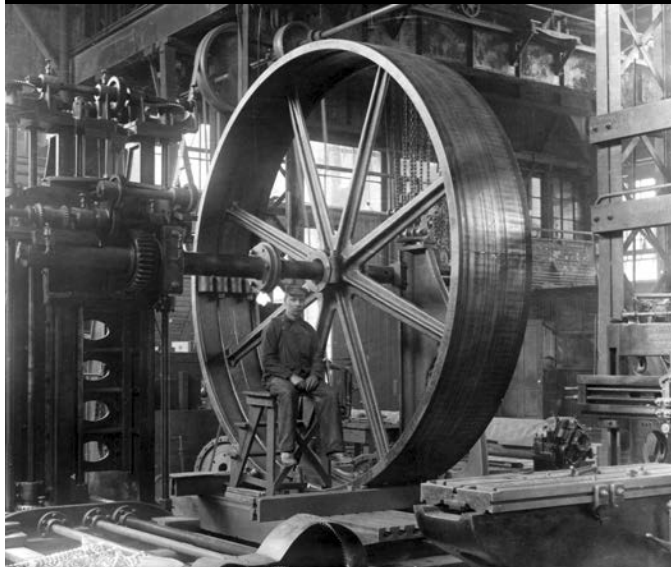
Découvrez nos expositions :

À cœur de jour! Grandeurs et misères
d'un quartier populaire
exposition permanente

Citoyens – Hier, aujourd'hui, demain
jusqu'au 24 février 2013

2050, rue Amherst
Métro Berri-UQAM
514 528-8444
ecomusee.qc.ca

Fonds Hydraulic Machinery, Écomusée du fier monde



Le magazine **Continuité** est un trimestriel publié par les Éditions Continuité inc. Fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec (CMSQ), **Continuité** bénéficie de l'appui d'Action patrimoine, du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Service de la culture de la Ville de Québec et de la Fondation québécoise du patrimoine. Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien.

Continuité est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) et il est répertorié dans Point de Repère, l'Index des périodiques canadiens et Hiscabec. Les anciens numéros de **Continuité** sont disponibles en ligne au www.erudit.org.

Abonnement (4 numéros par année)
36,46 \$ / 1 an • 68,36 \$ / 2 ans

Conseil d'administration : Clermont Bourget (président), Guy Drouin (vice-président), Louise Mercier, Paul St-Laurent et Éric Kavanagh

Comité de rédaction : Clermont Bourget, Réal D'Amours, Marie-Josée Deschênes, Patrice Groulx, Pierre Lahoud, Louise Mercier et François Varin

Rédactrice en chef : Josiane Ouellet

Adjoint à la rédaction : Réal D'Amours

Révisseur : Sophie Marcotte

Graphiste : Lydie Colaye

Promotion et publicité : Renée Girard

Service des abonnements : SODEP

Comptabilité : Lise Paquette

Numérisation : Langis Clavet

Impression : LithoChic

Distribution postale : Les ateliers TAQ

Vente en kiosque : LMPi

Correspondance :

ÉDITIONS CONTINUITÉ INC.
82, Grande Allée Ouest, Québec (Québec)
Canada G1R 2G6
Téléphone : 418 647-4525
Télécopieur : 418 647-6483
Courriel : continuite@magazinecontinuite.qc.ca
www.magazinecontinuite.qc.ca

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN-0714-9476

Toute reproduction ou adaptation interdite sans l'autorisation de **Continuité**

Poste-publications n° 00440010902

Port payé à Québec

Date de parution : septembre 2012

Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, chapeaux, sous-titres, intertitres, légendes et le choix des illustrations sont généralement de la rédaction. Le générique masculin est employé dans le seul souci d'alléger le texte.

Le magazine **Continuité** n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

DES QUARTIERS À L'OUVRAGE

« **Q**uartiers ouvriers : planifier, requalifier, mettre en valeur ». Le titre du colloque annuel d'Action patrimoine, tenu en juin, a immédiatement piqué ma curiosité. Je me suis présentée à l'événement avec le désir d'en apprendre davantage sur le sujet. Avec aussi en tête les images de *Quartiers ouvriers d'autrefois 1850-1950* d'Anne-Marie Sicotte (Publications du Québec, 2004). Conditions de vie difficiles, longues heures d'un travail souvent dangereux pour un salaire de famine, mais aussi solidarité d'une communauté tissée serré : cet album de photos d'archives m'a permis de m'imaginer le quotidien des ouvriers, hommes, femmes et enfants, à l'époque de la révolution industrielle.

Après avoir rencontré des gens passionnés par le sujet, dont certains ont accepté de collaborer à notre dossier, j'ai eu la chance de visiter le quartier Sainte-Cécile à Trois-Rivières. Ainsi ai-je pu voir comment l'architecture des habitations construites pour les travailleurs de la Canadian International Paper variait en fonction du statut de leurs résidents, comme l'indique Martin Dubois dans les pages de ce numéro.

Je me suis aussi fait une idée de la manière dont le quartier s'est densifié. Du coup, la proposition de Pierre Gauthier, qui suggère de s'inspirer de l'évolution des faubourgs ouvriers de Québec pour aménager la ville durable, s'ancrait dans le concret.

Avec leur bâti compact, leur emplacement stratégique et leur richesse historique, les secteurs qui accueilleraient autrefois les employés d'industries possèdent des atouts recherchés. Bien sûr, leur revitalisation pose des défis de taille, mais elle s'accompagne également de grands espoirs. Pensons à Griffintown, à Montréal, le plus vieux quartier ouvrier en Amérique du Nord, qui pourrait devenir un exemple de développement urbain.

À Sainte-Cécile aussi, les choses bougent. À preuve : l'adoption récente d'un PHIA pour le secteur de la rue Hertel. Voilà qui, à l'instar des visites guidées, devrait favoriser la préservation du patrimoine et le sentiment de fierté des résidents du coin.

Notre dossier « Vie de quartiers » explore différents aspects de la question : enjeux liés à la revitalisation des anciens quartiers ouvriers, évolution, architecture et initiatives de mise en valeur. De quoi tomber sous le charme de ces lieux identitaires !

Josiane Ouellet



ACTION PATRIMOINE

Architecture et paysages du Québec



FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine



Canada



OCCASION DOUBLE



Le 20 juin, l'équipe de *Continuité* s'est rendue à Drummondville pour le lancement du numéro d'été du magazine, « Outils de découverte. Le patrimoine autrement ». L'événement était jumelé à l'inauguration du Domaine Trent, centre de diffusion du patrimoine, qui offre un sentier agrémenté de panneaux d'interprétation, des visites guidées gratuites et l'exposition « Histoire et vie. La famille Trent ». Étaient notamment réunis dans ce cadre enchanteur Danielle Dufresne, auteure de l'article portant sur le « Parcours Souvenance », Yves Grondin, président du Comité des arts, de la culture et de l'immigration de Drummondville, la mairesse Francine Ruest-Jutras, Josiane Ouellet, rédactrice en chef de *Continuité*, et Clermont Bourget, président des Éditions Continuité.

SAINT-ROCH, passé et à venir



Incendie à Saint-Roch, en 1891

Source : BAnQ,
P600,S6,D1,P125

Bonne nouvelle pour la mise en valeur d'un ancien quartier ouvrier de Québec. La Ville a confié à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine ethnologique, dirigée par Laurier Turgeon, la réalisation d'une application mobile qui permettra de découvrir le patrimoine matériel et immatériel du quartier Saint-Roch, ainsi que du Vieux-Québec. Dès octobre 2013, l'utilisateur pourra notamment consulter des images anciennes de bâtiments disparus, des clips vidéo sur les traditions locales ou la mémoire des lieux, des photos panoramiques d'intérieurs inaccessibles, des vidéos panoramiques de fêtes et de festivals et des représentations 3D d'artefacts découverts lors de fouilles archéologiques.

Aussi à suivre : le développement du plan particulier d'urbanisme (PPU) que Québec est en train d'élaborer pour l'entrée de ville – Saint-Roch. Une consultation publique se tiendra cet automne à ce sujet. Info : www.ville.quebec.qc.ca/ppu

L'AVENIR des Nouvelles-Casernes

Après 48 ans d'abandon, un avenir meilleur se profile pour les Nouvelles-Casernes, dans l'arrondissement historique du Vieux-Québec. Après que la ministre Christine St-Pierre a signé un avis d'intention de classement en juillet, des travaux de consolidation d'urgence de 1,3 million de dollars ont été entrepris en août. Un comité mandaté pour étudier différents scénarios de réhabilitation

Un peu de SOUTIEN

Parmi les institutions muséales reconnues par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, certaines ne bénéficient d'aucun soutien au fonctionnement. Après s'être unies pour attirer l'attention sur la précarité de leur situation, 46 d'entre elles (dont Les Amis des Jardins de Métis, Boréal, Pointe-à-Callière, le Musée de l'accordéon et le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire), réparties dans 14 régions du Québec, se partageront une aide financière de 2,5 millions de dollars du Ministère pour l'année 2012-2013. Cette somme leur permettra d'explorer des avenues pour accroître et diversifier leurs revenus, de développer des stratégies promotionnelles et de réaliser des projets en partenariat (conservation, recherche, éducation, diffusion et gestion). Notons toutefois qu'il s'agit d'une aide transitoire non récurrente.

FOCALISER sur le design

Le concours de photographie « Montréal à l'œil » est de retour pour une 34^e année. Sur le thème « Montréal, le design au quotidien », il invite tous ceux qui le désirent à soumettre des clichés (deux maximum) témoignant de leur vision du design montréalais. Date limite : 15 février 2013. Info : www.ville.montreal.qc.ca/chm

FOUILLES métropolitaines

Il faudra surveiller les travaux du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, sous la direction de Joanne Burgess, qui a reçu une subvention de plus de 2,3 millions de dollars du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour la réalisation d'un chantier de recherches intitulé « Montréal, plaque tournante des échanges : histoire, patrimoine, devenir ». Vingt-six chercheurs et collaborateurs ainsi que 11 organismes participeront à cette vaste entreprise. Leur objectif : dresser un portrait du rôle de Montréal comme carrefour social, économique et culturel ainsi que comme moteur de développement entre 1820 et 1960. Cet outil servira à caractériser, à interpréter et à mettre en valeur le patrimoine de la métropole, de même qu'à orienter certains projets urbains.

du complexe doit quant à lui remettre son rapport d'ici décembre. Rappelons que les Nouvelles-Casernes, érigées entre 1749 et 1752, ont abrité des troupes françaises, puis des militaires britanniques après 1759, et enfin la première fabrique canadienne de munitions dès 1871. Le gouvernement devra rassembler près de 18 autres millions de dollars d'ici cinq ans pour les sauvegarder.

HONNEURS

Au SOMMET du mont Royal

Le prix du Mont-Royal 2012 a été remis à deux architectes paysagistes de la Ville de Montréal: Daniel Chartier, expert de l'héritage d'Olmsted sur le mont Royal, et Wendy Graham, qui a amorcé son travail sur la montagne en 1987 avec la conception du premier Plan de mise en valeur du mont Royal. Tous deux ont œuvré à faire valoir l'importance du paysage dans la protection et la mise en valeur de ce joyau patrimonial. Une mention d'honneur a aussi été décernée aux enseignants et aux élèves de l'école Saint-Germain d'Outremont pour leur participation au projet «Amis du mont Royal» ainsi qu'à l'équipe du cimetière Mont-Royal pour son aménagement du territoire contribuant à la biodiversité de la montagne.

EXPOSITIONS

Art POPULAIRE à Sherbrooke

Du 20 octobre au 6 janvier, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke reçoit «Du coq à l'âme. L'art populaire au Québec», une exposition itinérante conçue par le Musée canadien des civilisations, qui possède la plus importante collection d'art populaire québécois au monde. Le visiteur y découvrira différentes facettes de cet art coloré et imaginatif à travers le regard du collectionneur et de l'artiste. Le Musée propose aussi, du 13 octobre au 9 décembre, la première partie de «Trois * fois * dix. La collection en trois temps», une exposition consacrée à la collection de l'institution, qui fête son 30^e anniversaire cette année. Info : 819 821-2115 ou www.mbas.qc.ca

TISSU de savoir-faire

On peut désormais se familiariser avec les techniques du point boutonné, du crocheté, du tissage et du tricot au Studio TRAD, un espace permanent aménagé au Carrefour culturel Paul-Médéric à Baie-Saint-Paul. L'exposition qui y est présentée met en valeur les caractéristiques et la richesse de ces quatre techniques textiles, à travers des textes descriptifs et explicatifs, des œuvres issues de collections muséales de Charlevoix et des stations d'initiation vidéo, où le visiteur peut essayer les techniques ou se les faire expliquer par des artisanes et des spécialistes. Info: 418 435-2540

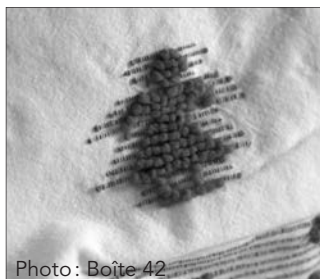


Photo: Boîte 42

Les BASQUES remettent leurs prix

La MRC Les Basques a remis cinq récompenses dans le cadre du volet local des Prix du patrimoine du Bas-Saint-Laurent. Carl Charron a été salué pour la restauration de sa résidence, la maison Joseph-Rioux; le Conseil de la fabrique de la paroisse de Saint-Clément, pour la première phase de restauration de son église; Jacques Bérubé, pour la rénovation patrimoniale de son commerce, Meubles Tardif; Thérèse Saint-Pierre, pour la diffusion de son savoir-faire en art textile et métiers d'art; et enfin, la Société d'histoire et de généalogie de Trois-Pistoles, pour la publication du livre *Des p'tites histoires de Trois-Pistoles* de Robert Létourneau. Les lauréats sont maintenant finalistes pour les prix régionaux.

La maison Joseph-Rioux, à Trois-Pistoles
Photo : SADC



DOW vue par Pointe-à-Callière

À l'occasion des activités entourant son 20^e anniversaire, Pointe-à-Callière a conçu pour la première fois une exposition permanente à l'extérieur de ses murs. «Dites donc Dow! L'histoire d'une brasserie d'ici» est présentée au Carrefour d'innovation INGO, dans l'ancienne tour de brassage du complexe Dow appartenant aujourd'hui à l'École de technologie supérieure. En plus de relater l'histoire d'une entreprise qui a joué un rôle important dans la vie économique du



Employés et dirigeants de la brasserie Dow en 1931

Source : Archives Brasserie Molson

quartier Sud-Ouest de Montréal et dans celle du Québec, l'exposition témoigne du passé industriel et brassicole de la métropole sur plus de 200 ans. Info: 514 872-9150 ou pacmusee.qc.ca

UTOPIE à l'épreuve

«Structures végétalisées. L'utopie verte?», la nouvelle installation monumentale de Daniel Corbeil, s'affirme comme une mise à l'épreuve de l'utopie de la tour végétalisée si chère aux architectes actuels. En créant une tour avec de la mousse, du lichen, des champignons et même des poissons, mais aussi tous les systèmes nécessaires à leur survie (éclairage, ventilation, irrigation), l'artiste passe la théorie et les idéaux au crible de la pratique et de ses contraintes techniques. À la Maison de l'architecture, jusqu'au 3 novembre.

Info: 514 868-6691 ou www.maisondelarchitecture.ca

Monument de la MODERNITÉ



Pavillon du Québec à Expo 67

Photo: André Readman, BAnQ, E6,S7,SS1,P711102

plans, photos et dessins, dans une mise en scène du cinéaste Étienne Desrosiers. Un catalogue d'exposition, comprenant deux entrevues avec Durand et Desrosiers sur DVD, a aussi été publié aux Éditions Point du jour. Au Centre d'exposition de Repentigny, du 30 septembre au 28 octobre.

Info: 450 470-2787 ou www.ville.repentigny.qc.ca/expositions

150 ans d'IMPLICATION

Il reste encore quelques jours, soit jusqu'au 8 octobre, pour visiter l'exposition « 150 ans d'actions: un patrimoine montréalais en évolution », sur la place De La Dauversière. Présentée à l'occasion du 150^e anniversaire de la société fondatrice du Château Ramezay, cette rétrospective porte sur le patrimoine urbain montréalais et les actions qui ont permis d'en assurer la sauvegarde et la mise en valeur.

Info: 514 861-3708 ou www.chateauramezay.qc.ca

Trésors VÉNITIENS

Pour voir un exemplaire de l'ouvrage *Premier voyage au Canada* de Jacques Cartier imprimé par le Vénitien J. B. Ramusio en 1556, des cartes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-France réalisées par Coronelli en 1689 et 1690, des livres remontant au début de l'imprimerie (datant de 1472 à 1556) ainsi que des costumes et des masques de carnaval, des pièces d'argenterie ou de verre et divers bijoux, il faut visiter l'exposition « Venise. De souveraine des mers à capitale de la culture », présentée jusqu'au 28 octobre au Musée du Château Dufresne.

Info: 514 259-9201 ou www.chateaudufresne.com

SUR LE WEB

Soutien au patrimoine IMMATÉRIEL

Sur le site du Conseil québécois du patrimoine vivant (<http://patrimoinevivant.qc.ca>), on peut télécharger les actes du colloque « Les mesures de soutien au patrimoine immatériel: gouvernements, institutions et municipalités », qui s'est tenu à Québec en avril 2011. Cet ouvrage bilingue, réalisé sous la direction d'Antoine Gauthier, explore quatre thèmes: l'UNESCO comme matrice de sauvegarde, l'action et les politiques gouvernementales, les organismes comme piliers de développement et la recherche en action. La transcription des tables rondes est aussi disponible en ligne.

Pour une RESTAURATION réussie

Sur le site de la MRC de Drummond se trouve le *Guide pratique sur l'architecture patrimoniale*, un document réalisé par la Corporation Rues principales Drummondville. Il comprend un répertoire des 20 styles architecturaux présents dans la MRC, avec le détail de leurs origines et variantes ainsi qu'une description de leurs composantes architecturales principales; des recommandations quant aux interventions à privilégier et à proscrire pour conserver la valeur patrimoniale d'un bâtiment; des renseignements sur les matériaux à utiliser et les détails architecturaux et ornementaux à préserver; de même qu'un guide d'évaluation de l'état d'un bâtiment.

www.mrcdrummond.qc.ca/guide



Sillery en DIAPORAMA



Chantier naval à Sillery au XIX^e siècle

Source: SHFQ

À l'occasion du 375^e anniversaire de Sillery, le diaporama « Les traces de l'histoire. Sillery au fil du temps » a été présenté au quai des Cageux jusqu'au 30 août. On peut encore le visionner en se rendant au <http://vimeo.com/46208328>. Des photos d'archives et une narration dévoilent l'histoire de Sillery à travers trois thèmes: « Les berges du Saint-Laurent », « Sillery au temps des magnifiques villas » et « La tragique histoire de la construction du pont de Québec ».

Info: silleryenfete.com

AGENDA

LUMIÈRE sur catafalque

Les 180 cierges ornant le grand catafalque à baldaquin de Saint-Joseph-de-Beauce seront allumés le 3 novembre à 19 h 30, histoire de révéler dans toute sa splendeur cette estrade funéraire réalisée par Omer Létourneau en 1920 et restaurée par Michel Gilbert et son équipe avec l'aide du Conseil du patrimoine religieux du Québec. L'événement sera aussi l'occasion d'une cérémonie à la mémoire des défunts, dans le cadre du 275^e anniversaire de la paroisse. L'église sera alors décorée de draperies et de bannières funéraires comme lors des funérailles du milieu du XX^e siècle, et l'organiste Esther Clément mettra en valeur les grandes orgues. Info : 418 397-5230

ANNUEL du design

Après avoir présenté « Le design, moteur de croissance économique » en 2011, Mission Design crée un nouveau rendez-vous annuel: « Facteur D », qui aura lieu le 16 octobre au Palais des congrès de Montréal. L'événement vise à mettre en lumière les bénéfices que l'architecture, le design et l'urbanisme peuvent apporter aux entreprises et aux organismes. Comment? Par la présentation de 49 projets québécois par des duos concepteur-client ainsi que trois conférences internationales, dont celle du célèbre architecte et urbaniste danois Jan Gehl, auteur de *Cities for People* (la version française de son ouvrage sera d'ailleurs lancée au cours de la journée). Info: www.missiondesign.org

Vingt ans d'HISTOIRES

Les jours sont comptés en Estrie, le plus vieux festival du conte au Québec, célèbre son 20^e anniversaire. Du 11 au 21 octobre, il proposera une programmation d'une cinquantaine de spectacles. Le public pourra s'en mettre plein le cœur et les oreilles. Une belle façon de garder ce patrimoine vivant toujours bien fringant. Info : 819 566-6996 ou www.productionslittorale.com



Jocelyn Bérubé, conteur
Photo : Bruno Tessier

SUJET délicat

Le 4 novembre à 13 h 30, à la Maison Henry-Stuart, à Québec, l'archéologue Paul-Gaston Langlais animera une activité spéciale de découverte de porcelaines d'exception rarement exposées. Pour en apprendre davantage sur le monde de la poterie brute, de la faïence et de la porcelaine. Réservation obligatoire : 418 647-4347, poste 201

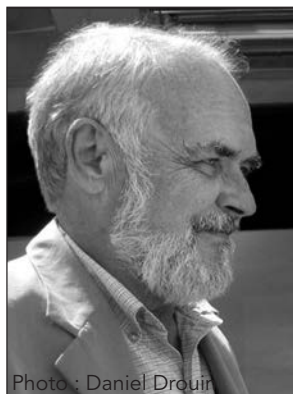


Photo : Daniel Drouin

IN MEMORIAM

GUY-ANDRÉ ROY (1946-2012)

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de notre collègue et ami Guy-André Roy, disparu trop tôt et dans une grande discrétion en mars dernier. Historien de l'art, Guy-André a œuvré durant 35 ans comme agent culturel au ministère de la Culture du Québec. Spécialisé en art ancien

du Québec, non seulement a-t-il développé une profonde passion et une solide expertise en patrimoine artistique, mais il a également été un ardent défenseur et promoteur de la connaissance, de la documentation, de la sauvegarde et de la mise en valeur de notre riche héritage religieux, devenant même une référence incontournable dans son domaine. Il a signé plusieurs articles et ouvrages sur le sujet : « L'Église et l'État, des partenaires » publié dans *Continuité* à l'automne 1984, *Trésor de l'église Sainte-Luce, comté de Rimouski* (1975), *L'église et l'enclos paroissial de Saint-Mathias de Rouville* (1979), *Patrimoine religieux de l'île d'Orléans* (1982), etc. Il a aussi siégé à de nombreux comités stra-

tégiques, dont le Comité d'art sacré du diocèse de Québec (1984-1994) – qu'il présida en 1993 –, le Comité de conservation des biens mobiliers de la Commission des biens culturels du Québec (1984-1994), le comité de sélection pour le Programme d'aide à la restauration du Conseil du patrimoine religieux du Québec (1995-2009) et le comité scientifique de l'Inventaire des lieux de culte du Québec (2001-2004).

Cher Guy-André, tu vas nous manquer. Nous qui t'avons fréquenté durant de nombreuses années voulons témoigner publiquement de ta générosité, de ta fidélité, de ta complicité et de ton humour. Tu as su te faire de nombreux amis dans le milieu en prodiguant tes conseils, en partageant tes connaissances et en encourageant la relève. Les innombrables saints et anges de toutes sortes, que tu savais si bien reconnaître, t'ont sans doute accueilli à bras ouverts sur le terrain de golf du paradis, au gré d'un de tes airs de jazz préférés.

Merci, cher Guy-André.

Mario Béland, Joanne Chagnon, Lise Drolet, Daniel Drouin, Yves Lacasse, Laurier Lacroix, Ginette Laroche, Claude Payer, John R. Porter, Didier Prioul, Jean Trudel et Pierre Lahoud

Pour son 30^e anniversaire, Continuité propose une série d'entrevues avec des acteurs marquants du milieu du patrimoine. Quatre questions-clés et autant de réponses éclairées.



Phyllis Lambert

LA VILLE DANS LE SANG



Photo : © CCA

Tout au long de sa carrière, Phyllis Lambert, surnommée « Jeanne d'architecture », a multiplié les réalisations remarquables dans la poursuite d'un objectif : améliorer la ville. Que ce soit en luttant pour la sauvegarde du patrimoine urbain ou en faisant la promotion de l'architecture contemporaine, la fondatrice d'Héritage Montréal et du Centre canadien d'architecture a œuvré assidûment à la concrétisation de cet idéal. Un engagement qui lui a valu de nombreux honneurs, dont le prestigieux prix Gérard-Morisset en 1994.

*Propos recueillis
par Josiane Ouellet*

Héritière de l'empire du whisky Bronfman-Seagram, Phyllis Lambert a su tracer sa propre voie. Dans les années 1950, l'artiste réussit à convaincre son père de la laisser diriger la planification du Seagram Building à New York. Elle en confie la conception à Ludwig Mies van der Rohe, un architecte marquant qui signe là l'un des plus admirables bâtiments du XX^e siècle (elle fera paraître en 2013 un ouvrage sur le sujet). Après quoi, elle devient elle-même architecte. À son retour à Montréal, dans les années 1970, Phyllis Lambert documente les quartiers constitués de bâtiments en pierre grise si typiquement montréalais qui ont marqué son enfance, avant de fonder Héritage Montréal. « Pour moi, défendre le patrimoine, c'est sauvegarder la ville, car les bâtiments en pierre témoignent de son développement, indique-t-elle. La première bataille que nous avons livrée à Héritage Montréal concernait la maison mère des Sœurs grises. Nous avons ensuite œuvré à la sauvegarde de Milton Parc, un quartier du tournant des XIX^e et XX^e siècles, où les gens n'étaient pas très riches. On ne peut pas améliorer la ville et faire de l'embourgeoisement. Il fallait s'occuper des édifices remarquables, mais aussi des bâtiments des quartiers populaires. Nous avons donc créé la

Société d'amélioration Milton-Parc [le plus important projet de rénovation d'habitations coopératives au Canada]. »

Alors qu'elle luttait pour la sauvegarde de l'avenue McGill College et du Vieux-Port, l'équipe d'Héritage Montréal a fait pression pour obtenir la tenue de consultations publiques. « Nous avons ensuite insisté pour que le processus soit enchâssé dans la Charte de la Ville de Montréal. Quand un projet vient de la base, on arrive à quelque chose de sensé, ce qui n'est pas le cas lorsqu'il est imposé d'en haut », soutient-elle.

En 1979, Phyllis Lambert fonde le Centre canadien d'architecture (CCA), un musée et centre international de recherche consacré à l'architecture, à son histoire, à sa théorie, à sa pratique ainsi qu'à son rôle dans la société. C'est aussi à elle que l'on doit la création du Fonds d'investissement de Montréal, seul fonds privé canadien à contribuer à la revitalisation de l'habitat des ménages à faible et moyen revenus. « Nous investissons dans des travaux qui améliorent le cadre de vie des résidents de quartiers difficiles comme Montréal-Nord, Ahuntsic, Hochelaga-Maisonneuve. On ne peut pas avoir des quartiers riches et des quartiers pauvres; il faut des quartiers différents, où les gens peuvent vivre convenablement. Ce n'est pas une question de fierté, mais plutôt d'espoir, estime-t-elle. Grâce à ces bonifications, les résidents ont davantage foi en l'avenir. » Toujours très active, cette grande dame est également à l'origine de la Table de concertation du centre-ville Ouest, qui se consacre à la revitalisation de ce secteur renommé « Quartier des grands jardins », et de l'Institut de politiques alternatives de Montréal (IPAM), fondé en 2009. « Nous voulons faire en



sorte que la Ville acquière une vision, qu'elle exerce une meilleure gestion démocratique. Nous insistons sur la démocratie locale, l'écologie et sur l'aménagement urbain et paysager », explique cette octogénaire passionnée.

Continuité : Qu'est-ce qui a le plus marqué le milieu du patrimoine au cours des 30 dernières années ?

Phyllis Lambert : Connaissance, connaissance et connaissance ! Et donc, reconnaissance. Au début des années 1970, il n'y avait rien. Le livre *Montréal en évolution* de Jean-Claude Marsan a paru en 1974 et la recherche primaire est venue par la suite. Il y a aussi eu la création d'organismes comme Sauveons Montréal (1973), puis Héritage Montréal (1975). À cette époque, les gens croyaient que le patrimoine se limitait à de jolis toits et d'autres choses du genre. Pour nous, à Héritage Montréal, c'était la ville, le patrimoine urbain. Quand Richard Pare [un photographe d'origine anglaise qui s'intéresse particulièrement à l'architecture] et moi photographions des bâtiments en pierre grise comme l'Hôtel-Dieu, le Domaine des Sœurs grises et le

Le bâtiment de Peter Rose, qui abrite le Centre canadien d'architecture depuis 1989, s'intègre à la maison Shaughnessy, une des rares demeures montréalaises du XIX^e siècle accessibles aux visiteurs.

Photo : © CCA



Phyllis Lambert s'est entre autres battue pour la sauvegarde de Milton Parc, un quartier populaire montréalais de la fin du XIX^e, début du XX^e siècle.

Photo : photographe inconnu, Montréal, 1981, CCA



Photo : © Matthias Berthet



Photo : Alexis Hamel

Le Quartier international (en haut, le square Victoria) et le Quartier des spectacles de Montréal (en bas, la place des Festivals) sont de bons exemples de projets conséquents, selon Phyllis Lambert.

À VOIR

Le documentaire *Citizen Lambert. Jeanne d'architecture* de Teri Wehn-Damisch (on peut commander le DVD, au prix de 19,95 \$, sur le site www.onf.ca ou à la Librairie du CCA au www.cca.qc.ca/librairie).

Vieux Séminaire des Sulpiciens dans les années 1970, les gens nous demandaient : « Pourquoi vous photographiez ce bâtiment ? Il est vétuste. Il devrait être démoli. » Ils ne reconnaissaient pas ce qu'ils avaient. Il était important de parler des bâtiments comme de portraits de famille pour que les gens les apprivoisent.

À l'université, des chercheurs ont commencé à s'intéresser au patrimoine et des cours ont été mis sur pied. Tout ça, c'était totalement nouveau. Héritage

Montréal a offert des cours de rénovation. Le CCA a monté des expositions inédites sur Montréal. En plus, des lois ont été adoptées pour protéger le patrimoine et encadrer l'urbanisme des villes. C'étaient de gros changements !

Quels sont les grands enjeux d'avenir dans le milieu du patrimoine ?

Je crois qu'il faut toujours susciter le désir de connaissance, l'amour du patrimoine bâti et naturel. La question du zonage m'apparaît aussi cruciale pour avoir une ville agréable. Celui de Montréal sera révisé dans un an. Le récent Plan métropolitain d'aménagement et de développement adopté par les élus de la Ville de Montréal et approuvé par le gouvernement du Québec est déterminant, car c'est la première fois qu'on aborde la métropole comme une région. Il faut une action concertée. Les consultations publiques doivent être renforcées. Si on veut un bon zonage, on doit pouvoir sentir le parfum des fleurs et entendre le chant des oiseaux. Nous avons tenu une consultation publique dans le Quartier des grands jardins : il en ressort que les gens accordent beaucoup d'importance à la verdure et aux espaces piétonniers et cyclables. Il est nécessaire de continuer dans ce sens : privilégier le verdissement de la ville. Évidemment, cela ne peut pas s'appliquer à toute la ville. Il faut doser.

La Ville de Montréal a besoin d'une vision, ce qui lui fait défaut. Les administrateurs et les élus ont beaucoup d'autres choses à faire et ils ne sont pas formés en architecture et en urbanisme, alors ils doivent travailler avec des gens compétents. À l'IPAM et aux tables de concertation des quartiers, nous discutons avec la Ville pour que des spécialistes puissent agir comme conseillers. Il faut que

des professionnels puissent expliquer pourquoi il serait préférable de faire les choses un peu différemment. C'est très important : c'est la meilleure manière de sauvegarder le patrimoine.

Comme on a pu le voir avec de grands projets comme le Quartier international de Montréal et le Quartier des spectacles, ou même Benny Farm, il est possible de tout améliorer, de garder le patrimoine, tout en densifiant et en construisant de nouveaux bâtiments bien faits, des projets magnifiques qui constituent le patrimoine de demain. Les choses doivent être faites consciemment, au fil d'un processus rigoureux. Quand ça se produit, on arrive à quelque chose. Sinon, ça ne fonctionne pas.

Quelles sont les solutions à privilégier pour la protection du patrimoine ?

Les consultations publiques et les tables de concertation sont très, très importantes pour qu'un quartier se développe de façon cohérente. Il faut renforcer les consultations publiques, mais il faut aussi des tables de concertation, car c'est la seule façon de construire ensemble une vision de notre quartier. Dans le Quartier des grands jardins, nous avons un tel regroupement, et c'est magnifique de voir les gens de tous les domaines travailler ensemble. Nous avons conçu un projet qui a du bon sens. Pour l'instant, il ne s'agit que de la réfection du square Cabot, au cœur du quartier, mais il y a d'autres choses à venir selon le plan d'ensemble que nous avons esquissé avec la Ville. Après discussion, nous arrivons à un consensus entre les résidents, les institutions, les entreprises commerciales du quartier et les entrepreneurs immobiliers. Cette étape est essentielle.

Il faut aussi renforcer la législation et s'assurer qu'elle soit respectée. Des groupes comme l'IPAM veillent à ce que les choses se fassent dans les règles. On doit toujours demeurer vigilant. Mais il ne faudrait pas que ça reste une bataille. La protection du patrimoine doit devenir normale.

Croyez-vous que le patrimoine est suffisamment valorisé dans notre société? Sinon, comment changer cette situation?

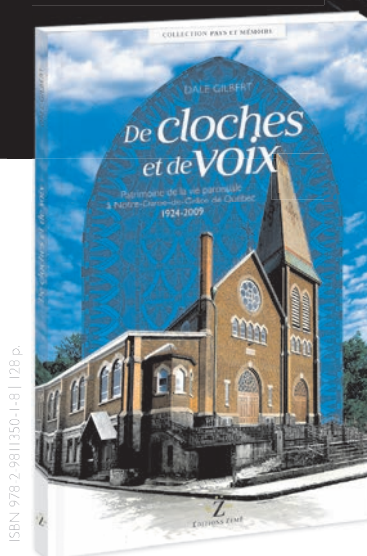
Si on compare la situation actuelle à celle d'il y a 40 ans, le chemin parcouru est énorme! Mais il y a toujours du travail à faire. Les gens sont conscients, ils sont prêts à accueillir des

idées sur ce qu'il est possible de faire, mais ces visions doivent être construites. La sauvegarde du patrimoine ne peut pas se limiter à la petite maison à laquelle il ne faut pas toucher; c'est beaucoup plus que ça, ça se joue à l'échelle de la ville et de la métropole. De nos jours, on ne peut plus agir sur un seul bâtiment, il faut tenir compte du contexte. Un important travail a été accompli en ce sens par des gens qui avaient une vision de ce que leur ville pouvait être. Il faut aussi mettre en valeur notre patrimoine et laisser le temps aux gens de se l'approprier. À la fin des travaux de revitalisation du canal de Lachine, quelqu'un de Parcs Canada se désolait de la faible

fréquentation du site. Ça a pris un moment, mais voyez ce qui se passe aujourd'hui. C'est merveilleux!

Josiane Ouellet est rédactrice en chef du magazine Continuité.

NOUVEAUTÉ



ISBN 978-2-9811350-1-8 | 128 p.

ÉDITIONS ZEME

Lieux à lire,
chemins à tracer



Vue panoramique du quartier Saint-Sauveur, vers 1940. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P600.56.D1.P377

Pour commander le livre: www.editionszeme.com ou 418 523-0507

Les
beaux
détours

CIRCUITS
CULTURELS

514-352-3621

www.lesbeauxdetours.com

En collaboration avec Club Voyages Rosemont,
Titulaire d'un permis du Québec

Une première!

La FLORIDE pour l'art et la musique!

Un beau détour du 5 au 11 février 2013

- les opéras de Sarasota, de Tampa
- le fabuleux Musée Dali de St.Petersburg
- à Lakeland, le Florida Southern College architecture de Frank Lloyd Wright...

Détail du voyage disponible sur demande.



DÉCOUVREZ

tous nos services et de nombreux conseils
sur la conservation des objets et œuvres d'art
en visitant notre nouveau site Web :

ccq.gouv.qc.ca

Le Centre de conservation du Québec :
une expertise unique au service du patrimoine

Centre
de conservation
Québec



2 formations



**ACTION
PATRIMOINE**

Architecture et paysages du Québec

« Patrimoine et territoire : une nouvelle approche »

- Analyser l'organisation des tissus urbains, villageois et territoriaux, à l'aide d'approches novatrices;
- Déterminer le caractère identitaire des types architecturaux en appliquant une méthode objective;
- Saisir le milieu bâti dans son ensemble à travers son processus d'évolution pour préserver le patrimoine architectural et paysager, tant urbain que rural.



« Paysages culturels : enjeux des milieux ruraux »

- Déterminer les multiples composantes du territoire et leur évolution;
- Analyser les forces et les faiblesses, ainsi que le potentiel du territoire pour faire des choix plus judicieux;
- Guider les transformations futures et assurer la pérennité des paysages culturels;
- Éviter des pertes sérieuses de paysages culturels pour la collectivité.

Pour transformer le milieu de manière harmonieuse tout en respectant l'identité des lieux.

Durée : 1 journée • Nombre de participants : 15

Information : 418 647-4347 p. 207 ou 1 800 494-4347 • education@actionpatrimoine.ca • www.actionpatrimoine.ca

COLLECTION ARTS DU QUÉBEC

Autres titres
de la collection



L'influence des créateurs artistiques de l'époque



Peinture, sculpture, dessin, estampe, orfèvrerie,
broderie, mobilier, arts décoratifs, etc.

Catalogue d'exposition

320 pages, plus de 200 illustrations

49,95 \$

www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca

• 418 643-5150 ou 1 800 463-2100 • en librairie

Publications

Québec



LA MARQUE DE LA BÊTE

par Pierre Lahoud

Saint-Lazare-de-Bellechasse est un petit village tranquille de l'arrière-pays, à moins de 70 kilomètres de Québec. S'y trouve une roche où le diable, paraît-il, aurait laissé des traces...

Il y a déjà quelque temps, un cultivateur du 4^e Rang décide d'aller cueillir des beaux gros bleuets juteux et abondants. Malheureusement, ces baies si appétissantes ne se trouvent pas sur sa terre, mais sur celle de son voisin (qu'il n'aime pas du tout). Notre gourmand cultivateur traverse quand même la clôture et se met à cueillir avec avidité les fruits convoités. Or, celui qu'il voulait éviter (le voisin !) se pointe sur les lieux... Arrive ce qui devait arriver : le champ si calme d'ordinaire devient le théâtre d'une querelle entre les deux compères. Querelle qui s'entend jusqu'au village, tellement ça hurle fort !

C'est alors que l'un des deux, au sommet de sa colère, crie à l'autre : « Que le diable t'emporte ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le diable en personne apparaît debout sur une roche. Menaçant comme il sait l'être, il s'approche du paroissien, ouvre sa gueule rouge de feu et sort ses griffes, prêt à le saisir. Le curé du village, alerté par la bruyante escarmouche, arrive sur les lieux et constate le drame. Il brandit aussitôt son goupillon, qu'il avait eu la bonne idée d'emporter, et jette de l'eau bénite au visage de Satan. Le diable se sauve aussitôt, non sans manifester sa hargne en labourant copieusement de ses griffes acérées la pierre sur laquelle ses pieds

Le Québec est une terre de mystère et de légendes. À preuve, plus de 120 toponymes contenant le mot diable sont recensés dans le répertoire de la Commission de toponymie du Québec. Parmi les lieux fabuleux qui ponctuent le territoire québécois : la Griffes du diable, à Saint-Lazare-de-Bellechasse.



crochus et brûlants avaient déjà imprimé des marques profondes.

On peut encore voir les traces des griffes du diable en se rendant sur les lieux de la dispute. En prenant la route 279 Sud, dépassez Saint-Gervais de quelques kilomètres, puis engagez-vous vers l'est dans le 4^e Rang de Saint-Lazare. Après exactement quatre kilomètres, vous trouverez, à droite de la route, la petite pierre à la signature diabolique.

Pierre Lahoud est photographe et historien spécialisé en patrimoine.



Photo : Pierre Lahoud

À CONSULTER

Henri Dorion et Pierre Lahoud, *Lieux de légendes et de mystère du Québec*, Les Éditions de l'Homme, Québec, 2009, 264 p.



LIRE ENTRE LES TRAMES



L'étude des textiles des collections nationales a permis de documenter des techniques de tissage très anciennes : le « boutoné » et le « à la planche ». En prime, les conservateurs ont découvert une signature grâce à laquelle ils pourraient bien identifier la créatrice d'un couvre-lit d'exception.

par Michel Laurent

Textiles, céramiques, sculptures : en 1983, les collections d'ethnographie du ministère de la Culture se sont enrichies de plus de 1500 pièces provenant du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation (MAPAQ). Des objets qui avaient été acquis pour l'École des arts domestiques de Québec, créée en 1930. On trouve dans ces collections des pièces qui représentent les techniques

de tissage traditionnelles propres aux diverses régions du Québec. Parmi celles-ci figurent deux techniques très anciennes, connues sous les noms de « boutoné » et « à la planche ». Les collections nationales comptent une quarantaine de textiles conçus avec ces techniques, dont la moitié provient du MAPAQ.

D'UNE RIVE À L'AUTRE

Les métiers à tisser anciens ne permettaient pas de créer

des tissus complexes, car leur mécanique ne comprenait que deux pédales actionnant les deux cadres de lames où passent les fils de chaîne. Pour contourner cet inconvénient, les artisanes employaient les techniques décoratives du boutoné et du à la planche. Les plus anciens textiles décorés au point boutoné seraient apparus au Québec vers le milieu du XIX^e siècle. Difficile de dire avec précision laquelle des deux rives du Saint-Laurent

Couvre-lit boutoné de l'atelier Little Shop de La Malbaie (Murray Bay), 1950

Photo : Nicola-Frank Vachon, Perspective, coll. MCQ, 59-23

peut s'en attribuer l'origine. On note cependant que la production des textiles dits boutonés de la rive sud, tissés dans les régions de Bellechasse et de Kamouraska, a été largement influencée par les ouvrages de Bolton, en Angleterre. Les ateliers de cette ville ont produit des couvre-lits boutonés entièrement blancs de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e.

Il en va tout autrement des couvre-lits tissés entre Baie-Saint-Paul et La Malbaie, lesquels échappent, dans une certaine mesure, à l'influence britannique. Les artisanes s'approprient certains motifs, les modifient, ajoutent de la couleur, et mélangent parfois les techniques décoratives boutonées et à la planche sur la même pièce. Des textiles plus anciens du XIX^e siècle, elles conservent la catogne blanche pour la confection de la trame, matériau tissé dans toute la largeur du tissu. Puis, au tournant du XX^e siècle, elles la remplacent successivement par la laine, le lin et le coton. Entre 1850 et 1930, le décor au point boutoné est toujours en laine colorée ; il est par la suite tissé avec un cordonnet de coton blanc.

PROCÉDÉS TECHNIQUES

Il existe deux techniques pour produire le point boutoné. La première et la plus ancienne, appelée à trame continue, s'exécute avec le fil de trame qui fait toute la largeur du tissu ou la totalité du motif décoratif.

À intervalles réguliers, la tisserande tire des boucles avec ses doigts pour créer les motifs décoratifs.

La seconde technique demande l'ajout d'une trame ou d'un fil supplémentaire sur lequel on tire des boucles, généralement de couleurs contrastantes, avec lesquelles on crée le décor.

La technique à la planche est quant à elle assez simple. Elle demande l'utilisation d'une planche de 8 à 10 centimètres de large dépassant la largeur des fils de chaîne et située derrière les cadres de lames. Les fils sont séparés en groupes égaux, passant soit dessus, soit dessous la planche. Lorsqu'on bascule la planche sur le côté, les fils de chaîne se séparent et permettent de passer la navette, ce qui crée une bande de petits blocs carrés dont les fils de couleur passent en dessous et sur le dessus du tissage.

PIÈCE SIGNÉE

Parmi les objets cédés par le MAPAQ en 1983, un couvre-lit tissé et décoré au point boutoné est atterri dans les collections d'ethnographie. Sa chaîne est en coton industriel deux brins et la trame se compose de bandes horizontales colorées, dont certaines sont ornées de motifs boutonés: croix de Saint-André et pointes de diamant (losanges). On trouve également des bandes en catalogne, fines bandelettes de coton découpées et retordues, mais aussi une autre trame composée d'un brin de laine à laquelle l'artisan a ajouté un fil de lin filé à la main. Cette manière de faire est particulièrement intéressante et rare. Tout comme le trait du peintre, elle représente une signature personnelle apposée sur l'ensemble d'une œuvre.

Dans son mémoire de maîtrise sur les colorants, Louise Lalonger amène une nouvelle in-

formation concernant cette pièce boutonée. Des analyses ont permis d'établir que les deux teintes de rouge des motifs en bouclé de la trame de ce couvre-lit sont tirées d'un même colorant synthétique créé par H. Caro et Z. Roussin en 1877.

Même en étudiant tous ses composants structurels, on ne peut tirer plus d'information de ce couvre-lit. Lorsque le MAPAQ a transféré ces textiles au Musée de la civilisation en 1983, les renseignements historiques les concernant n'ont pas suivi. Il est donc impossible de déterminer avec précision la provenance des pièces, le lieu de fabrication, le nom de l'artisan, bref, toutes les données importantes pour la compréhension de l'histoire de ces textiles. Mais en se basant sur les autres pièces boutonées connues, on a pu conclure que ce couvre-lit provient de la région de Charlevoix et qu'il a été fabriqué entre 1877 et 1930.

En 2006, une dame de L'Isle-aux-Coudres a offert au Musée deux couvre-lits décorés de motifs à la planche tissés par Elmire Desgagnés (1897-1990) vers 1920. L'un d'eux est particulièrement intéressant et sa conception rappelle le couvre-lit transféré par le MAPAQ aux collections d'ethnographie. Les ressemblances sont frappantes. Tout comme le couvre-lit boutoné, ce textile se compose de bandes colorées horizontales tissées en catalogne. Il est confectionné de deux laizes avec couture centrale, cousues à la main au point de surjet. Ici, le point boutoné est remplacé par un décor tissé à la planche formant de petits carreaux qui apparaissent et disparaissent de façon régulière en dessous et au-dessus du couvre-lit. Mais le plus surprenant est de retrouver une trame tissée de laine doublée de fil de lin à la manière du



L'origine de ce couvre-lit boutoné de Charlevoix demeure inconnue, mais il porte une signature personnelle qui permettra peut-être de lever le mystère.

Source : coll. MCQ, don du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, 83-296

couvre-lit boutoné du Musée. Cette signature est importante, car elle permet de penser qu'Elmire Desgagnés serait l'artisan qui a tissé le couvre-lit non identifié. L'analyse de deux autres textiles découverts récemment et possédant des caractéristiques identiques, l'un à L'Isle-aux-Coudres et l'autre dans les collections du Musée

des beaux-arts du Canada, permettra peut-être de confirmer cette hypothèse.

■
Michel Laurent est le conservateur responsable des collections textiles au Musée de la civilisation.



À l'instar du couvre-lit ci-dessus, cette pièce décorée de motifs à la planche comporte une trame tissée de laine doublée de fil de lin.

Source : coll. MCQ, 2006-543

Lieu historique national des Forts-et-Châteaux-Saint-Louis : Parcs Canada innove!

Pendant plus de 200 ans, les forts et les châteaux Saint-Louis ont dominé le cap Diamant. Deux cents ans pendant lesquels les gouverneurs français puis britanniques s'y sont succédé au rythme des agrandissements et des reconstructions. En 1834, un incendie détruira le dernier château, dont les fondations seront enfouies sous la terrasse Durham, qui deviendra Dufferin en 1879.

Parcs Canada, gardien du lieu

Les dernières décennies ont vu le visage de la terrasse Dufferin et de ses sous-sols se métamorphoser. Au cours des années 80, une première vague de fouilles archéologiques s'est déroulée, mais c'est entre 2005 et 2008 que les plus imposantes parties des vestiges des forts et des châteaux Saint-Louis ont été dévoilées par les archéologues de Parcs Canada. « Nous avons été étonnés de constater l'excellent état des vestiges, mentionne Robert Gauvin, gestionnaire archéologue à Parcs Canada. Le fait que les murs aient conservé leur taille d'origine et que la terrasse Dufferin soit au niveau du rez-de-chaussée des anciens bâtiments nous a permis d'entrevoir de nouvelles avenues. »



Borne interactive avec écran tactile
Parcs Canada/Mathieu Dupuis

Legs du gouvernement fédéral pour le 400^e anniversaire de Québec, le site devient temporairement accessible au public en 2008, à ciel ouvert. Trois ans plus tard, près de 550 000 visiteurs l'ont découvert. La popularité du lieu est évidente, mais sa conservation, en péril. Il faut donc trouver une solution puisque initialement, il est prévu de couvrir les vestiges de sable pour en assurer la protection. Au même moment, le Plan d'action économique du Canada prend son envol : une chance unique pour le plus récent des 167 lieux historiques nationaux du réseau de Parcs Canada.

Une expérience complètement renouvelée

Un investissement de 5,5 M\$ permet dorénavant d'admirer les vestiges du Lieu historique national des Forts-et-Châteaux-Saint-Louis d'une tout autre façon. Maintenant recouvert d'un toit de béton sous la terrasse Dufferin, qui a retrouvé son pontage de bois, l'endroit donne la réelle impression de se retrouver dans les sous-sols des bâtiments d'autrefois. Que l'on pénètre dans la cuisine ou que l'on observe la glacière, l'ambiance qui y règne est unique... comme dans une crypte archéologique.

La mise en valeur du site a elle aussi été complètement revue. « Nous voulions offrir une expérience qui allie le passé et le présent, évoque Hugues Michaud, directeur de Parcs Canada à Québec. En 2012, les nouvelles technologies s'imposaient afin de s'ouvrir à de plus grandes possibilités et d'offrir un produit touristique nouveau genre en plein cœur du Vieux-Québec. »



L'ambiance des sous-sols est unique, comme dans une crypte archéologique.
Parcs Canada/Mathieu Dupuis

Écrans tactiles, visions 3D des bâtiments et des artefacts, adaptabilité aux téléphones intelligents, bref, tout a été mis en œuvre dans le but d'offrir une expérience renouvelée et au goût du jour. L'équipe de Parcs Canada attitrée au développement du produit, soit Geraldine Lliopis, Stéphane Lamontagne, Linda Bernier et Éric Hamel, a trimé dur dans l'élaboration d'outils d'interprétation encore jamais utilisés par Parcs Canada. Des efforts qui seront certes récompensés par l'engouement des visiteurs.

S'ajoute à cela une programmation estivale tout aussi enlevante pour cette première année d'existence : conférences thématiques, simulations de fouilles archéologiques pour les jeunes, activités costumées, dégustation de chocolats à saveur « historique » et bien plus encore.

Enfin, tout récemment, trois prismes de verre de cinq pieds de hauteur appelés « archéoscopes » ont pris place sur la terrasse Dufferin. Ces conceptions novatrices permettent de jeter un regard sur les vestiges archéologiques des forts et des châteaux Saint-Louis du haut de la terrasse. Pour procéder à cette opération avant-gardiste de mise en valeur du patrimoine, Parcs Canada a respecté la magie du lieu afin de s'assurer que tous soient fiers de voir apparaître les archéoscopes, et ce, sans nuire au paysage environnant tant apprécié des touristes et des citoyens de Québec.

Que vous ayez ou non déjà visité le Lieu historique national des Forts-et-Châteaux-Saint-Louis, une visite s'impose. Des mordus d'histoire aux amateurs de nouvelles technologies, tous y trouveront leur compte.

Pour plus d'information :

Lieu historique national des Forts-et-Châteaux-Saint-Louis
www.parcscanada.gc.ca/saintlouis • 418 648-7016

Julie Royer, Parcs Canada

VIE DE QUARTIERS



« Un quartier ouvrier, c'est un peu la vitrine d'une cité. »

À Saint-Henri le cinq septembre d'Hubert Aquin (1962)

Quartier Angus (Rosemont), Montréal

Photo: Linda Turgeon

À L'OMBRE DES CHEMINÉES ÉTEINTES



3179 MONTREAL WEST FROM MOUNT ROYAL

Montréal, vers 1900

Source : Musée McCord, VIEW-3179.A

Rue Jolli
à Québec

Source :
N021769



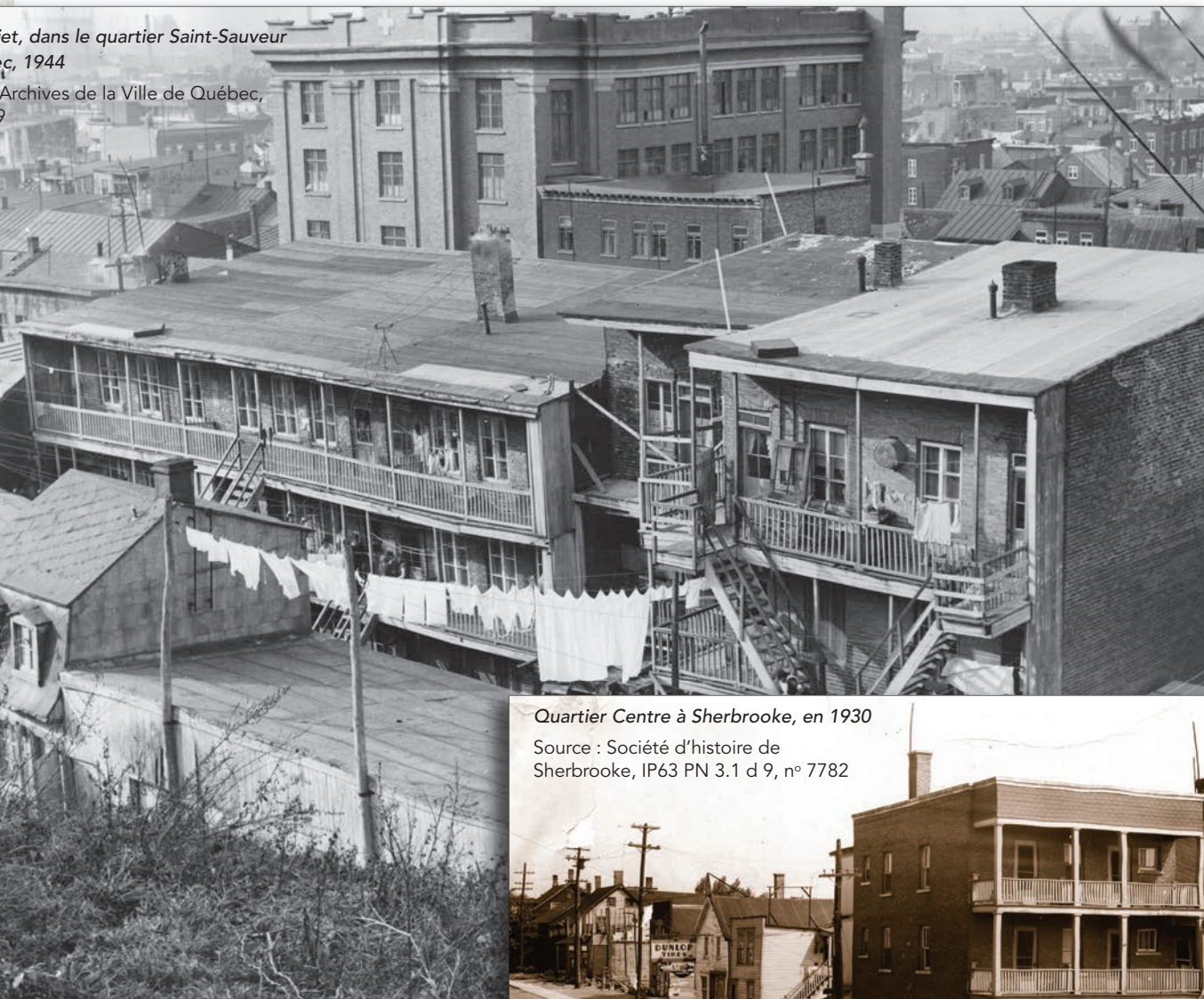
Autrefois mal-aimés, synonymes de pauvreté et de bâti délabré, les quartiers ouvriers anciens gagnent en popularité depuis une trentaine d'années. Comment revitaliser ces témoins historiques et identitaires avantageusement situés ? Les citoyens semblent posséder une bonne partie de la réponse.

par Sophie Gall

O n a découvert plusieurs quartiers ouvriers québécois sous la plume d'auteurs ou dans l'œil de cinéastes. Saint-Henri chez Gabrielle Roy et Hubert Aquin, Limoilou chez Sylvain Lévesque, Saint-Sauveur chez Roger Lemelin, Gilles Carle ou Denys Arcand, l'est de Montréal chez Michel Tremblay et André Brassard, le Sherbrooke industriel chez Clémence et Alfred DesRochers... Aujourd'hui, le terme « quartier ouvrier » renvoie davantage à une réalité architecturale et historique. « Les quartiers ouvriers n'existent plus », estime en effet Gilles Sénécal, professeur spécialisé en

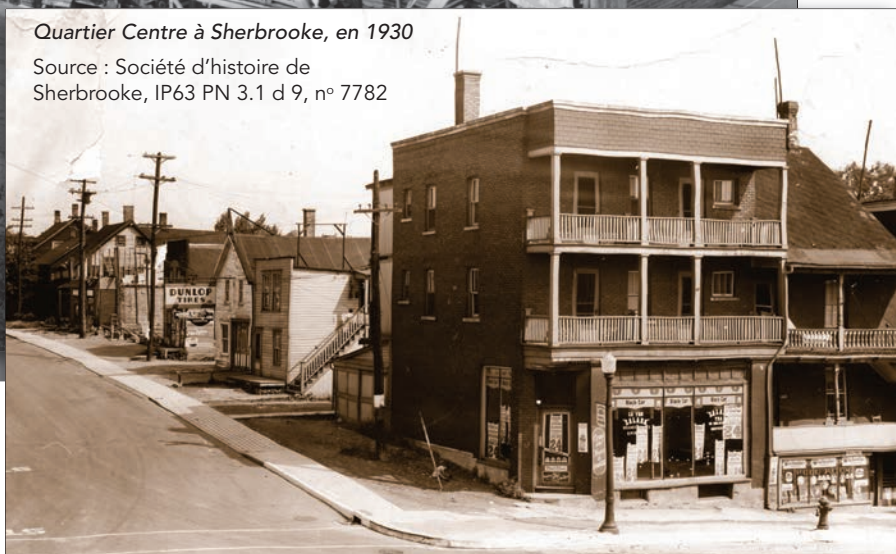
et, dans le quartier Saint-Sauveur
c, 1944

Archives de la Ville de Québec,
9



Quartier Centre à Sherbrooke, en 1930

Source : Société d'histoire de
Sherbrooke, IP63 PN 3.1 d 9, n° 7782



environnement urbain à l'Institut national de la recherche scientifique (INRS). À l'origine, ces quartiers hébergeaient les employés des industries qui voisinaient les habitations, souvent propriété de l'employeur. Les industries ayant déménagé leurs activités dans la seconde moitié du XX^e siècle, ces quartiers ne sont plus habités par des ouvriers.

L'intérêt à leur égard va cependant grandissant et, dans la foulée, une dynamique de revitalisation s'affirme. « Ils sont les témoins de l'histoire et du destin des villes », résume Karl Dorais Kinkaid, vice-président de l'Association québécoise pour le patrimoine industriel (AQPI). Le potentiel de requalification de ces lieux permet de retisser la ville sur elle-même, de sorte qu'« on pourra lire les traces de son passé à travers sa

reconstruction », se réjouit-il. Mais il ne faut pas tomber dans le piège de la muséification, prévient le consultant en urbanisme. À l'inverse, si la requalification passe souvent par des rénovations architecturales, le défi sera de « ne pas dénaturer le cadre bâti, de respecter l'esprit d'origine du bâtiment et le contexte dans lequel il existe ».

Dans la même veine, un autre défi se pose. À partir des années 1950, la délocalisation des grandes industries et le développement



Les quartiers ouvriers, comme le Bas-du-Sault, à Beauport, étaient centraux, situés près d'un port, d'une voie ferrée, de la rive du fleuve ou d'un canal.

Photo : Pascal Huot

des banlieues, favorisé par l'apparition d'infrastructures majeures de transport, ont vidé ces quartiers de leurs habitants les mieux nantis, entraînant une paupérisation de la classe sociale qui y est restée. Avec le temps, et faute de moyens, le cadre bâti s'est détérioré. Et de trop gros problèmes structurels peuvent compliquer, voire empêcher la rénovation des édifices. « Un bâti solide est la condition *sine qua non* à la restauration », affirme Joanne Burgess, professeure d'histoire à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

SUGGESTIONS DE LECTURE

- « Patrimoine industriel. Un patrimoine du progrès », dossier de *Continuité*, n° 96, printemps 2003
- Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power : 1898-1963. Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, Boréal, 1994
- Hélène Bourque, *La maison de faubourg. L'architecture domestique des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch avant 1845*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1991
- Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Boréal, 1995
- Joanne Burgess, *Paysages industriels en mutation*, Écomusée du fier monde, 1997
- Jean-Pierre Collin, *La Ligue ouvrière catholique canadienne, 1938-1954*, Boréal, 1996
- Jean-Pierre Collin, *La cité coopérative canadienne-française : Saint-Léonard-de-Port-Maurice, 1955-1963*, Presses de l'Université du Québec, 1986
- Lucia Ferretti, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Boréal, 1992
- Lucie K. Morisset, *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville : Saint-Roch, Québec*, Les Presses de l'Université Laval, 2001
- Lucie K. Morisset, *Arvida, cité industrielle. Une épopée urbaine en Amérique*, Septentrion, 1998
- Anne-Marie Sicotte, *Quartiers ouvriers d'autrefois 1850-1950*, Publications du Québec, 2004
- Plusieurs références intéressantes sur le site de l'Association québécoise pour le patrimoine industriel (www.aqpi.qc.ca/publications.html)

AU CŒUR DE LA VILLE

Le trio centre-ville-vélo-transport en commun gagnant en popularité, l'emplacement central des quartiers ouvriers joue en leur faveur dans cet élan de requalification. Les industries de l'époque se positionnaient stratégiquement. Les logements sont donc souvent situés près des ports, des rives du fleuve, de canaux ou de grandes dessertes ferroviaires.

Reconstruire le quartier dans le respect du développement durable permet de contrer l'étalement urbain et respecte l'essence initiale du quartier dont l'urbanisme était fonctionnaliste : un lieu de vie mixte, où habitations, lieux de travail, institutions, commerces de proximité, loisirs sont tous à distance « marchable », le tout dans un cadre verdoyant. « Les quartiers ouvriers se sont vidés de leur substance, et là, on les remplit d'autre chose, remarque Gilles Sénécal. Mais au final, c'est le quartier comme on l'a toujours connu : un lieu plein de vie. »

L'arrivée d'une nouvelle population attirée par le style de vie qu'offrent ces secteurs centraux dynamise et consolide le quartier, mais l'expose aussi à un risque d'embourgeoisement, de spéculations foncières et commerciales, ainsi qu'à l'exode des gens économiquement moins favorisés, souvent les piliers, voire la mémoire humaine de ces quartiers.

DEUX CAS DE FIGURE

Dès lors, comment procéder à une revitalisation réussie ? Karl Dorais Kinkaid affirme qu'il est plus judicieux d'envisager la requalification des quartiers ouvriers au cas par cas que de chercher de grandes formules. Tout de même, des ingrédients sont essentiels à la réussite de la revalorisation. David Hanna, professeur au Département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM, passionné par les quartiers anciens de Montréal, en a établi trois : la volonté, les moyens et le dialogue.

Griffintown

Le quartier Griffintown de Montréal est en pleine revalorisation. Si les choses sont sur la bonne voie – bien que rien ne soit acquis –, cette option a longtemps été ignorée au profit du développement urbain massif où le non-respect des lieux était le maître d'œuvre.

Griffintown a été un quartier mixte qui abritait des résidences, des institutions et des industries. « Mais en 1964, la Ville de Montréal a changé le zonage et l'endroit est

devenu exclusivement industriel. Un coup de hache regrettable dans le patrimoine bâti », explique David Hanna. Puis, le quartier est resté en suspens jusqu'en 2007, année où un grand promoteur a dévoilé son jeu avec la bénédiction de la Ville de Montréal, mais sans consultations formelles encadrées par l'Office de consultation publique de Montréal, ce qui a déclenché un tollé. Au programme du promoteur : vastes centres commerciaux et immeubles de 20 étages. Rien ne concordait avec la morphologie historique du quartier. En dépit de l'opposition de la population, le projet a été approuvé. « Le désastreux programme particulier d'urbanisme (PPU) de 2008 en est le résultat », se désole David Hanna. Toutefois, la crise financière de 2008-2009 a freiné les ardeurs du promoteur.

Depuis, ce sont davantage des projets ponctuels qui voient le jour. « Des petits promoteurs rénovent et recyclent, et font des choses sensées », souligne David Hanna. En 2011, une consultation publique officielle est mise en place. La population y prend part massivement. Des modifications sont apportées au projet de 2008, laissant place à un nouveau PPU qui devrait être présenté d'ici la fin de 2012.

Ce plan devrait se baser sur les valeurs défendues lors de la consultation : maintien de la trame urbaine, reconnaissance de l'historicité du quartier, développement piétonnier, hauteur réduite pour les nouvelles constructions afin de ne pas « écraser les rues », sauvegarde intégrale et reconversion au besoin des bâtiments patrimoniaux (résidentiels et industriels), intégration d'ensembles résidentiels pour les différentes couches sociales. Selon David Hanna, c'est un dialogue entre la municipalité, les promoteurs et la population qui a permis d'en



Photo : Alexis Hamel

arriver là. « On ne reconnaît pas suffisamment le savoir du public, alors que ce savoir est inouï », lance l'expert.

Et, bien entendu, il faut des moyens. « Mais les moyens, ce n'est pas seulement de l'argent, ce sont aussi des outils dont il faut se servir », plaide M. Hanna en énumérant quelques-uns : la législation, les organismes, les précédents, les plans directeurs, les principes durables, etc.

Sainte-Cécile

À Trois-Rivières, des outils et des moyens ont été mis en place pour revitaliser le quartier Sainte-Cécile, particulièrement la rue Hertel, constituée de quelque 65 bâtiments résidentiels, dont 25 ont un intérêt historique et architectural, ainsi que de quelques terrains vacants. Le quartier jouxte la Canadian International Paper (CIP), un bâtiment industriel de briques construit en 1919 et détruit en 2005. « Il avait un certain intérêt, mais il aurait été difficile de le



En janvier dernier, quelque 800 personnes ont participé au colloque « Griffintown. Regards sur l'avenir » et à la journée portes ouvertes organisés par l'Office de consultation publique de Montréal pour s'informer et réfléchir à l'avenir de ce secteur.

Photo : Fred Tougas, OCPM



Michel Gilbert

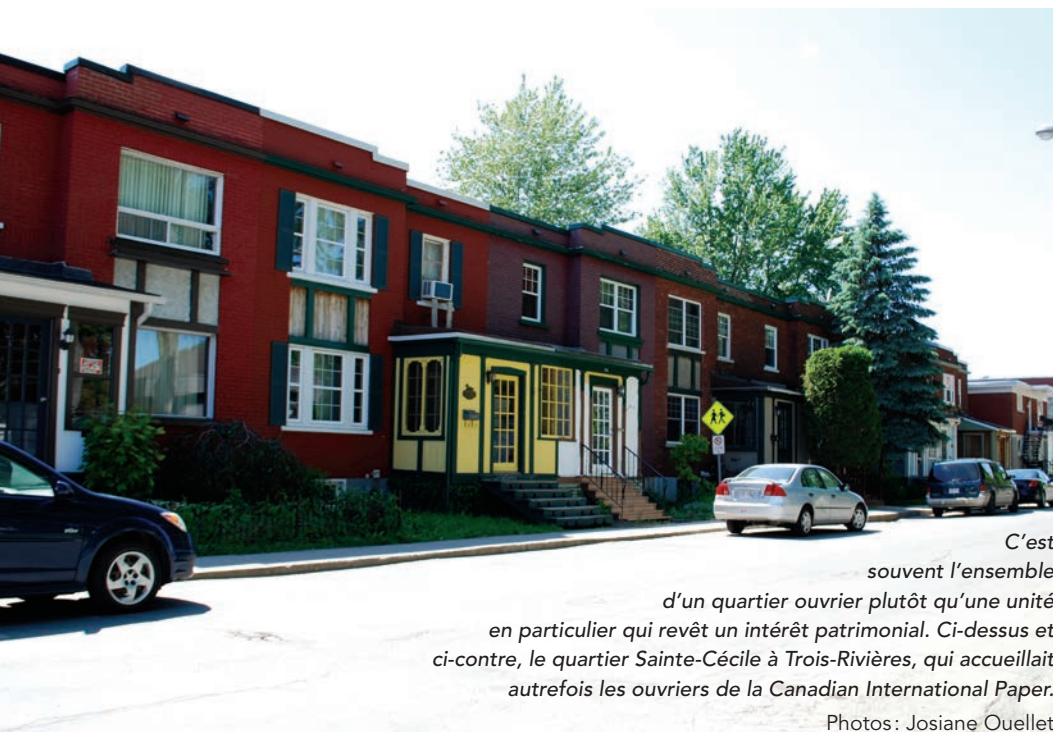
Restauration de mobilier et d'objets d'art anciens

SERVICES OFFERTS :

- » Ébénisterie d'art, vernis et finis anciens, faux-finis, patines, couleurs, bois polychrome, dorure, sculpture, moulage.
- » Restauration d'encadrements, vitraux, plâtres, métaux.
- » Conservation préventive.
- » Achat, vente, consignation.
- » Évaluations, successions, conseils.
- » Transport et livraison.



Info : 418 253-5128 • 1 888 515-5128 • doucine@globetrotter.net
www.michelgilbertebeniste.com



C'est souvent l'ensemble d'un quartier ouvrier plutôt qu'une unité en particulier qui revêt un intérêt patrimonial. Ci-dessus et ci-contre, le quartier Sainte-Cécile à Trois-Rivières, qui accueillait autrefois les ouvriers de la Canadian International Paper.

Photos: Josiane Ouellet

recycler», précise Marc-André Godin, urbaniste au Service d'aménagement de la Ville de Trois-Rivières.

La revitalisation du quartier s'effectuera en plusieurs étapes. Les deux premières phases concernent la rénovation du cadre bâti et l'aménagement des infrastructures publiques. Pour la première étape, les citoyens sont impliqués: ils peuvent recevoir des subventions pour leurs rénovations. Selon plusieurs experts, les incitatifs financiers aux particuliers demeurent un bon levier pour la revitalisation d'un espace urbain. Ils permettent un travail «à grain fin qui est plus intéressant que la rénovation massive, chère économiquement et socialement parlant», souligne Gérard Beaudet, professeur à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal. Des démarches de sensibilisation ont été amorcées auprès des promoteurs et des propriétaires afin que les méthodes traditionnelles de construction guident les rénovations et les constructions neuves dans le quartier, sans que l'innovation soit exclue.



QUINCAILLERIE DÉCORATIVE ANTIQUE UNIQUE



QUINCAILLERIE

DU VIEUX-QUÉBEC

38, rue Garneau
Québec G1R 3V5
418 694-6100
www.bironetfils.com



patri-arch

p

patrimoine & architecture

AU SERVICE
DU PATRIMOINE
DEPUIS

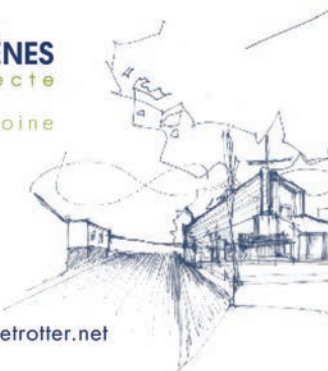
15

ans

1365, rue Frontenac
Québec (Québec) G1S 2S6
Tél. et téléc. : 418.648.9090
www.patri-arch.com

MARIE-JOSÉE **DESCHÊNES**
architecte

architecture & patrimoine



Téléphone : 418.882.3528
marie-josée.deschenes@globetrotter.net

Lors de la présentation des plans de la deuxième phase par la municipalité, les habitants de Sainte-Cécile ont exprimé certaines craintes. À terme, un nouvel ensemble résidentiel et commercial verra le jour sur le terrain de la CIP, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Maurice. Une voie ferrée en activité sépare le futur quartier et Sainte-Cécile, mais des traverses cyclables et piétonnières seront aménagées pour assurer une bonne circulation entre les deux secteurs. C'est l'aménagement autour du tracé ferroviaire qui inquiète. « Les habitants craignent de voir apparaître une ville derrière leur cour, mentionne M. Godin. Ils appréhendent aussi des effets néfastes, comme une augmentation de la valeur foncière de leur propriété. » Pourtant, le plan d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) est louable. Il vise à favoriser une interface cohérente avec le nouvel ensemble résidentiel et commercial, à reconnaître l'importance patrimoniale de la rue ouvrière (rue Hertel) et à assurer la requalification harmonieuse de l'espace ferroviaire. La municipalité tient à redonner un peu de lustre à ce « lieu sensible sur le plan socioéconomique », comme le désigne M. Godin, et à maintenir la population dans le quartier par la construction de logements sociaux sur certains terrains vacants.

VOLONTÉ CITOYENNE

Dans les efforts de revitalisation, la parole des citoyens devrait être largement considérée. C'est d'ailleurs grâce aux populations résidentes de Griffintown et de Sainte-Cécile que la dynamique de requalification a débuté. Jean-Pierre Collin, professeur et chercheur au Centre Urbanisation Culture

Société de l'INRS, se souvient qu'à une époque, la rénovation urbaine consistait en des actes de démolition, de reconstruction, et donc, d'éviction. L'hostilité et l'insalubrité présumées de ces quartiers servaient à légitimer ces actes draconiens. « Dans les années 1950-1960, les organisations communautaires ont réagi à ces démolitions. Puis, des comités de citoyens ont été créés, qui ont provoqué une réflexion sur la façon de revitaliser les quartiers anciens pour que cela profite à la population résidente. » De là, une expertise populaire a émergé. Aujourd'hui, les comités de citoyens prennent davantage la forme de tables de concertation.

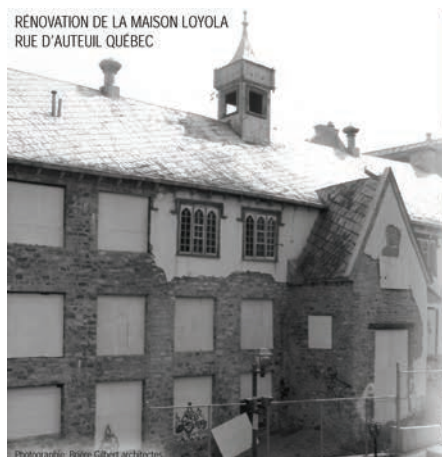
L'avenir des quartiers ouvriers passe donc souvent par l'implication des gens qui aiment ces lieux et s'y investissent. Dans certains cas, des artistes leur ont donné un nouveau souffle, créant un espace à l'identité propre, tremplin vers une revitalisation parfois... trop réussie. SoHo, à New York, est un bon exemple : le prix du mètre carré y est aujourd'hui exorbitant.

Les quartiers ouvriers ont le vent dans les voiles, mais font face à de nombreux paradoxes. On veut les repeupler sans chasser la population qui y vit. On veut lire le passé à travers leurs murs sans renoncer à la modernité. On veut retrouver leur multifonctionnalité en corrigeant certaines traces d'un passé peu reluisant. Le quartier ouvrier est au cœur de tensions positives, « celles suscitées par l'ancienne et la nouvelle population, celles entre le résidentiel et l'économique », explique Gilles Sénécal, avant de conclure que le plus fascinant dans ce processus de revitalisation, c'est d'observer « comment le devenir de ces quartiers anciens est régulé par une procédure concertée et démocratique ».

—
Sophie Gall est journaliste.



RENOVATION DE LA MAISON LOYOLA
RUE D'AUTEUIL, QUÉBEC



bg

BRIÈRE GILBERT + ASSOCIÉS ARCHITECTES

50 côte DINAN | bureau 101 | QUÉBEC | QC | G1K 8N6 | T. 418 694 9041
1435 St-ALEXANDRE | bureau 910 | MONTRÉAL | QC | H3A 2G4 | T. 514 875 1168



BEAUTÉ CLASSIQUE ET
EFFICACITÉ ÉNERGÉTIQUE :
UN DUO PRESTIGIEUX!



NOUS POUVONS TRANSFORMER
VOS RADIATEURS À
L'ÉLECTRICITÉ

RADIATEURS ANCIENS
TRANSFORMÉS À L'ÉLECTRICITÉ

SERVICE DE VENTE ET
DE TRANSFORMATION
DES SYSTÈMES EXISTANTS

www.ecorad.ca

Tél. : 418-598-3273

- Plus efficace que les systèmes traditionnels à l'eau chaude ou à la vapeur
- Plus confortable que le chauffage électrique avec des plinthes et des convecteurs
- Plus environnemental que tout autre choix; composé à 99% de matériaux que l'on recycle selon des procédés respectueux de l'environnement.



Avant / Après

L'Expérience photographique internationale des monuments

présente 150 photographies de 40 pays réalisées par des
jeunes de 9 à 21 ans, lauréats internationaux et québécois!

2012



Coup d'œil sur
le patrimoine du monde

EXPOSITION 2012

Du 5 novembre 2012

au 31 mars 2013

Lundi-vendredi 10h à 17h

Samedi-dimanche 13h à 17h

Musée de Charlevoix

10 chemin du Havre

La Malbaie

Tél. : 418 665-4411

www.museedecharlevoix.qc.ca



Laura-Kim Mollen-Vachon



Anais Ménard



Phillip Bélanger



FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine

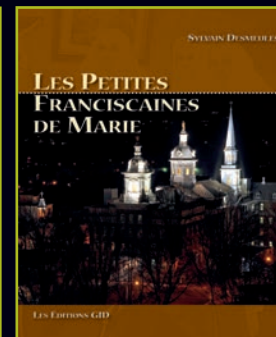
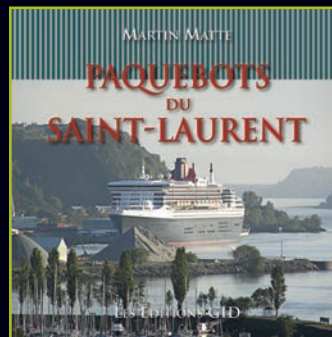
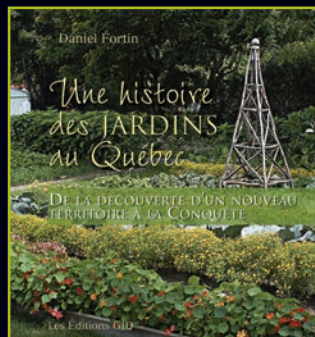


Relations
internationales
Québec



LES ÉDITIONS GID

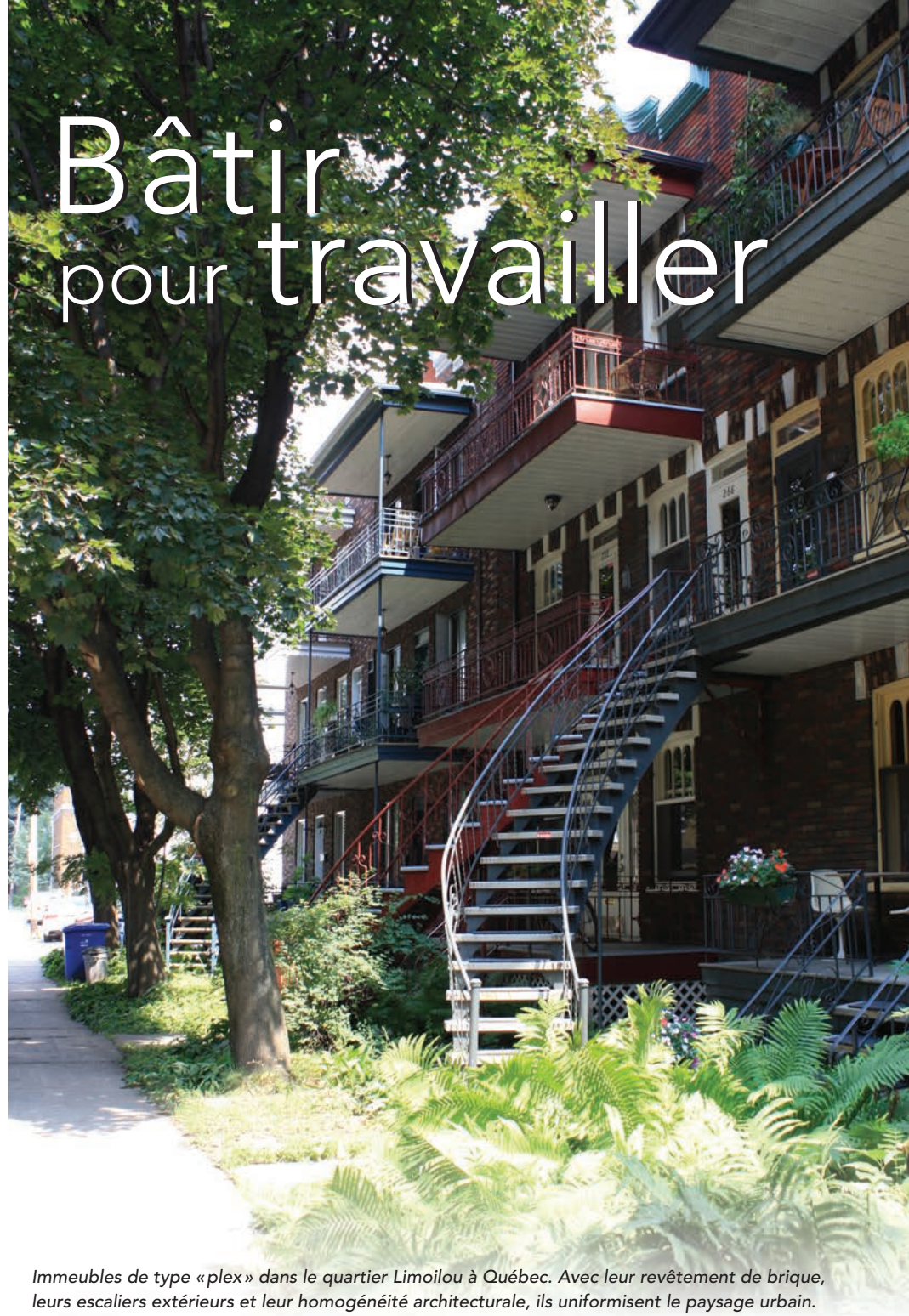
editions@gidweb.com • 418 877-3110 • leseditionsqid.com



Quand elles disparaissent des centres urbains, les grandes industries manufacturières provoquent bien sûr des pertes d'emplois et des difficultés économiques, mais elles laissent aussi des témoins de leur prospérité. Plusieurs ont même carrément fait naître des quartiers aux caractéristiques fort intéressantes. Redécouverte d'un patrimoine bâti aux richesses insoupçonnées.

par Martin Dubois

De nombreuses villes québécoises possèdent des quartiers ouvriers. Qu'ils soient issus d'un développement spontané, comme plusieurs faubourgs de Québec ou de Montréal, ou d'un processus de planification urbaine, telles certaines villes de compagnie apparues au XX^e siècle, ces quartiers participent grandement aux paysages identitaires des villes. Composés d'un bâti varié allant du simple logement ouvrier aux maisons plus cossues réservées aux dirigeants et aux cadres de grandes compagnies, en passant par les maisons de faubourg, les résidences en rangée et les cités-jardins, ces ensembles reflètent différentes époques du développement industriel québécois ainsi que les aspirations de certains architectes et urbanistes.



Immeubles de type «plex» dans le quartier Limoilou à Québec. Avec leur revêtement de brique, leurs escaliers extérieurs et leur homogénéité architecturale, ils uniformisent le paysage urbain.

Photo : Martin Dubois

LES FAUBOURGS

Dans les villes anciennes comme Québec et Montréal, dont la cité a longtemps été fortifiée, le développement urbain s'est fait plutôt spontanément. Les moins nantis, les artisans et les ouvriers, n'ayant pas les moyens de se loger dans la ville *intra-muros*, s'installent à l'extérieur de l'enceinte pour créer des faubourgs le long de certains che-

mins tracés pour rejoindre des villages situés en périphérie.

À Montréal, les faubourgs des Récollets, Saint-Laurent, Québec et à M^lasse se forment dans le prolongement des rues Saint-Jacques, Saint-Laurent et Notre-Dame. Malheureusement, très peu d'architecture typique de ces faubourgs ouvriers a survécu aux bouleversements qui ont secoué ces secteurs.



Le faubourg Saint-Jean, à Québec, est caractérisé par des immeubles mitoyens en brique implantés sur le trottoir et dotés de portes cochères permettant d'accéder aux cours arrière, qui ne sont pas desservies par des ruelles.

Photo : Martin Dubois



▲ Dans la cité-jardin d'Arvida, ville de compagnie, les maisons unifamiliales sont issues d'un répertoire comprenant plusieurs modèles architecturaux pour créer des paysages variés.

Photo : Martin Dubois



À Québec, la trace des anciens faubourgs est beaucoup plus tangible. Mis à part le faubourg Saint-Louis, entièrement détruit pour faire place aux immeubles de la colline Parlementaire, les faubourgs Saint-Jean, Saint-Roch et Saint-Sauveur, développés le long des chemins Saint-Jean et Saint-Vallier, sont encore bien vivants. Ces faubourgs logeaient des artisans et des ouvriers travaillant dans le port, les tanneries, les brasseries et les chantiers navals. Hormis les chemins d'origine au parcours sinueux, les voies de ces faubourgs forment un plan en damier. Implantées serrées, des maisons à l'architecture variée témoignent du processus de densification qui s'est échelonné sur plusieurs siècles. Au fil des incendies qui ont ravagé ces quartiers, les parcelles ont été reconstruites de façon plus dense avec des matériaux incombustibles, ce qui a engendré des paysages particuliers.

Ailleurs, la période préindustrielle est à l'origine de nombreux petits « faubourgs » à proximité de moulins et fabriques de toutes sortes. La plupart d'entre eux, tel le village des Forges-du-Saint-Maurice à Trois-Rivières, sont disparus. Dans la région de Québec, l'important commerce du bois au

début du XIX^e siècle a donné naissance à plusieurs petits faubourgs ouvriers à Sillery (du Foulon, Bergerville, Nolansville, etc.) et à Lévis (New Liverpool à Saint-Romuald), qui sont toujours reconnaissables.

LES FRUITS DE LA RÉVOLUTION

La révolution industrielle de la seconde moitié du XIX^e siècle a énormément contribué au développement des villes. Les usines et les manufactures dorénavant reliées au réseau ferroviaire ont fait naître des quartiers en périphérie de grandes villes comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke et Gatineau. À Montréal, l'ouverture et l'élargissement du canal de Lachine au XIX^e siècle ont attiré la plus grande concentration d'industries au Canada. Les territoires limitrophes comme Griffintown, Saint-Henri et Pointe-Saint-Charles se sont densifiés pour loger l'afflux de travailleurs. Dans certains cas, comme à Saint-Henri, les nouveaux développements englobent d'anciens villages de type faubourg dont on peut encore percevoir la présence, tels que Sainte-Marguerite ou Saint-Augustin.

D'autres villes, plus petites, ont aussi largement profité de l'essor industriel : Saint-

Hyacinthe, Magog, Salaberry-de-Valleyfield, Lachute et Coaticook, par exemple, qui possèdent des quartiers ouvriers à proximité d'importantes industries. Certains ont des caractéristiques semblables aux faubourgs des grandes villes, notamment en ce qui a trait à l'architecture. Vu la longue période d'édification et les modifications successives, ces quartiers présentent un paysage architectural souvent très diversifié.

Au XX^e siècle, le développement des nouveaux quartiers ouvriers est souvent l'affaire de promoteurs. Ceux-ci se plient à la réglementation d'urbanisme qui impose la présence de ruelles et de marges de recul avant, des matériaux incombustibles et des hauteurs maximales. Pour rentabiliser leurs activités immobilières, ils emploient des modèles de logements standardisés de type « plex » (duplex, triplex, etc.) qu'ils implantent de façon mitoyenne sur des rues orthogonales. En plus d'être peu coûteuses, ces constructions favorisent la densité urbaine. L'utilisation de la brique, la présence d'escaliers extérieurs pour optimiser l'espace intérieur et l'homogénéité architecturale des façades entraînent une grande uniformité du paysage urbain. En résultent des quartiers dont la forte densité

Sur le Plateau-Mont-Royal à Montréal, les escaliers des immeubles de type « plex » se trouvent à l'extérieur pour augmenter l'espace intérieur.

Photo : Linda Turgeon

▼ Dans le secteur des Maisons-de-la-Montreal-Cotton à Salaberry-de-Valleyfield, chaque rue possède son modèle architectural décliné en plusieurs exemplaires.

Photo : Martin Dubois



est compensée par la présence d'arbres le long de larges avenues et de parcs urbains qui agrémentent le cadre de vie des travailleurs. Les quartiers Limoilou à Québec, Sainte-Cécile à Trois-Rivières ainsi que le Plateau-Mont-Royal et Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal, sont de bons exemples de ce type d'ensembles urbains.

LES VILLES DE COMPAGNIE

Dès la fin du XIX^e siècle, les matières premières (hydroélectricité, pâtes et papiers, aluminium, mines, etc.) attirent d'importantes industries dans les régions du Québec où elles bâtiront ce qu'on appelle des villes de compagnie. Ces villes ou quartiers sont créés de toutes pièces, souvent au milieu de nulle part. La compagnie prend en charge les installations industrielles, les services publics et la construction résidentielle.

Les industries sont conscientes qu'elles améliorent la productivité de leur personnel en lui offrant un logement adéquat. Elles font donc appel aux meilleurs urbanistes et architectes, souvent américains, pour développer des villes modèles et polir leur image de marque. Parmi les cas les plus connus, mentionnons la ville de Shawinigan, planifiée par la Shawinigan Water and

Power dès 1899, la ville de Témiscaming, créée par la Riordon Pulp and Paper Company en 1917 et, bien sûr, la ville d'Arvida, fondée par Alcoa en 1926 (la ville doit son nom aux initiales du président de la compagnie à l'époque, Arthur Vining Davis).

Planifiées à l'extrême, ces villes laissent une place importante à l'aménagement paysager. Par exemple, à Témiscaming, surnommée « la cité-jardin du Nord », l'urbaniste d'origine britannique Thomas Adams s'inspire des *city gardens* d'Angleterre pour dessiner le plan d'ensemble : rues courbes pour s'adapter à la topographie du site, avenues créant des perspectives sur des édifices publics et zones résidentielles destinées à des clientèles précises. Arvida constitue un projet de cité-jardin encore plus ambitieux. Aux 270 maisons d'origine construites en 135 jours s'ajoutent plus d'un millier de résidences bâties lors de phases subséquentes.

Les villes de compagnie se caractérisent habituellement par une très forte ségrégation des classes sociales. Des zones sont réservées aux dirigeants, aux cadres, aux employés spécialisés et aux ingénieurs, puis aux simples travailleurs. Ce zonage se traduit évidemment dans l'environnement urbain et l'architecture.

Les dirigeants et les cadres supérieurs, presque exclusivement anglophones, jouissent de grandes parcelles sur les sites les plus recherchés. Leurs résidences à l'architecture élaborée sont vastes et luxueuses. Le terme « quartier des Anglais » est même souvent employé pour désigner ces secteurs. On en trouve à Grand-Mère (Laurentide Pulp and Paper Co., 1897), à Kénogami (Price Brothers & Co., 1912), à Cap-de-la-Madeleine (St. Maurice Paper Co., 1916), à Donnacona (Donnacona Paper Limited, 1919), à Alma (quartier Riverbend, Price Brothers & Co., 1925) et à Beauré (rues Maple et Riverview, Abitibi Paper Co., 1927). Les zones réservées aux travailleurs non spécialisés et le plus souvent francophones sont quant à elles plus modestes et possèdent rarement une architecture aussi distinctive.

Si certaines compagnies font appel à des architectes de renom pour concevoir l'architecture de leur ville, comme Edward Maxwell (Grand-Mère), Ross et Macdonald (Témiscaming, Drummondville), William Lyon Somerville (Témiscaming, quartier du moulin de Gatineau), David Jerome Spence (Shawinigan), d'autres s'en remettent à des architectes locaux pour créer différents modèles reproductibles.



Le quartier des Anglais de Grand-Mère, dont les maisons ont été dessinées en 1897 par l'architecte Edward Maxwell, est aménagé autour d'un grand parc paysager.

Photo : Martin Dubois

Parfois, un seul modèle est utilisé pour une zone ou une rue donnée. C'est le cas du quartier des Maisons-de-la-Montreal-Cotton à Salaberry-de-Valleyfield ou du village de Val-Jalbert, qui possèdent des paysages architecturaux très homogènes.

Le plus souvent, la compagnie se dote d'un catalogue de modèles de maisons qui sont distribués aléatoirement ou en alternance. Même si le nombre de modèles est limité, le paysage urbain s'en trouve plus diversifié, comme à Port-Alfred (Consolidated Paper Co., 1918) et dans le quartier Sainte-Amélie à Baie-Comeau (Ontario Paper Co., 1936). Lorsqu'on jumelle, comme à Arvida, ces modèles à des catalogues d'éléments architecturaux tels que des portes, des fenêtres et des ornements, on crée une infinité de variantes.

UNE RECONNAISSANCE À BÂTIR

Les quartiers ouvriers anciens ont un grand potentiel de patrimonialisation. Encore faut-il leur reconnaître des qualités urbaines, architecturales et sociales.

Les municipalités peuvent mettre en place plusieurs outils de connaissance et de sensibilisation pour valoriser ces milieux : inventaire, étude de caractérisation, guide d'intervention, exposition, publication, visite guidée... Des outils réglementaires, tels des plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA), peuvent aussi aider à mieux gérer les transformations pour protéger l'effet d'ensemble et les caractéristiques identitaires de ces quartiers.

Bien que la population locale y associe souvent des souvenirs plus ou moins heureux, les quartiers ouvriers sont des témoins tangibles de l'histoire d'une ville et une part importante de son patrimoine industriel. Ces milieux souvent banalisés et laissés à eux-mêmes sous le prétexte qu'ils sont habités par une population défavorisée méritent eux aussi d'être mis en valeur.

Martin Dubois est consultant en patrimoine et en architecture.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Entrez, c'est notre mémoire

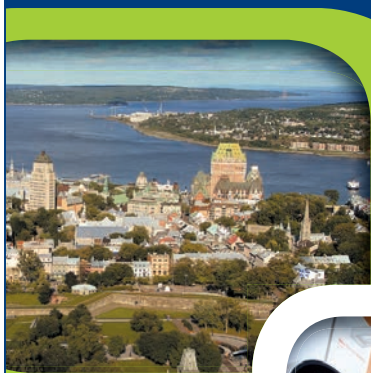
LA COLLECTION NATIONALE, c'est le patrimoine à votre portée. Vous y trouverez l'ensemble quasi exhaustif de l'édition québécoise et les documents relatifs au Québec publiés hors frontières : livres, ouvrages de référence, revues, journaux, publications annuelles et gouvernementales.

Renseignements :
[banq.qc.ca/collections/
 collection_patrimoniale_quebecoise/
 collection_nationale](http://banq.qc.ca/collections/collection_patrimoniale_quebecoise/collection_nationale)



Photo : Pierre Perrault

POUR LA PLUS BELLE VUE SUR QUÉBEC



GRATUIT
pour les enfants de
12 ans et moins

L'Observatoire de la Capitale

Un nouveau
rendez-vous pour un
voyage dans le temps
époustouflant

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC
Place aux citoyens

FUJITSU

Édifice Marie-Guyart
1037, rue De La Chevrotière, 31^e étage, Québec
418 644-9841 • 1 888 497-4322
www.observatoire-capitale.com



COMMISSION DE
**LA CAPITALE
NATIONALE**
Québec

ethno-scop Archéologie et patrimoine culturel

- Expertise en archéologie
- Relevé architectural
- Travail sur le terrain
- Recherches en laboratoire
- Mise en valeur



Siège social :
88, rue de Vaudreuil, local 3
Boucherville, Québec, J4B 5G4 450 449-1250

Bureau de Montréal :
2312, rue Jean-Talon
Montréal, Québec, H2E 1V7 514 728-2777

Bureau de Québec :
375, rue Laviolette
Québec, Québec, G1K 1T4 418 564-7264

Sans frais : 1-877-449-1253

Courriel : ethnoscop@qc.aira.com



LES
TOITURES
TOLE-BEC
INC.

Toitures Traditionnelles

- à Baguettes
 - à Joints Debouts
 - à la Canadienne
- Cuivre
 - Cuivre Étamé
 - Acier Pré-peint
 - Galvanisé
 - Ardoise



- Entreprise Familiale -

Licence R.B.Q. 2617-6594-75



1212 Tellier, St-Vincent-de-Paul, Laval

Site internet:

(450) **661-9737** www.tole-bec.com

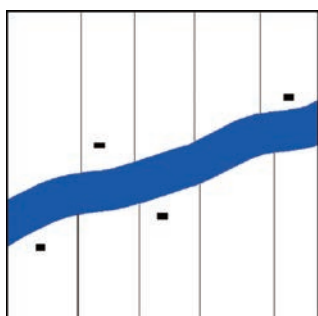
COMPRENDRE la ville

*À l'heure du développement durable, l'analyse de l'évolution
des quartiers populaires livre des enseignements
précieux sur la manière de construire une ville
où se conjuguent densité, formes culturellement significatives
et qualité de vie. Étudier le passé pour bâtir l'avenir.*

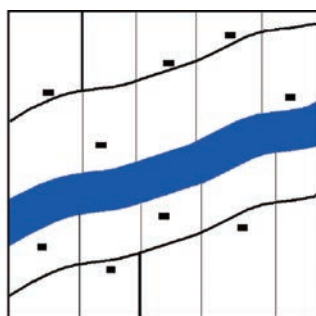
par Pierre Gauthier

Dans un contexte de crise environnementale généralisée et d'urbanisation croissante (le pourcentage de la population mondiale vivant dans les villes vient de franchir le cap symbolique des 50 %), les urbanistes et autres experts de la chose urbaine appellent à la construction de la ville durable. Étrangement, les débats sur le développement durable n'accordent qu'une place congrue à la culture matérielle et à l'espace habité par l'homme. Cela dépasse l'entendement. À quoi renvoient ces réalités si ce n'est à la manière dont nous nous sommes collectivement saisis des ressources de la nature afin de modeler notre habitat? La culture matérielle qui résulte de cette relation nature-culture fonde l'expérience humaine. À défaut d'insister sur les significations culturelles profondes, pour une population, d'habiter le territoire, de le « pratiquer » dans la durée, les urbanistes ne se sont pas trompés sur l'ampleur des répercussions environnementales associées aux modes actuels d'occupation du territoire et à l'organisation corollaire des transports. L'ère de la ville distendue, qui absorbe les terres arables et les milieux naturels, tire à sa fin. On lui préférera la ville compacte et ses formes d'habitation « ramassées », qui créent des ensembles urbains plus denses – donc moins énergivores – et propices à l'implantation de commerces de proximité, d'équipements publics et communautaires et d'espaces réservés au travail, accessibles à pied ou par transport collectif.

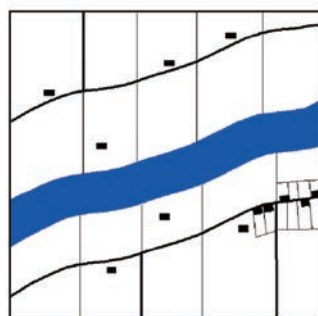
Les urbanistes proposent de « refaire la ville sur la ville » en canalisant le développement dans les secteurs déjà urbanisés. Les quartiers centraux (et les friches industrielles qui y abondent) sont particulièrement visés. Ils invitent de même à tirer des enseignements des villes dites historiques,



PREMIERE PHASE



SECONDE PHASE



TROISIEME PHASE



QUATRIEME PHASE

Le développement de la ville se fait généralement par le remplissage des parcelles agricoles, le long de chemins ou de parcours mères qui agissent comme vecteurs d'urbanisation.

Photos et ill. : Pierre Gauthier

c'est-à-dire «les villes d'avant l'automobile». Les ensembles urbains construits avant l'ère de l'automobile comptent tous les ingrédients utiles à l'élaboration de la ville durable: formes résidentielles compactes, lieux consacrés à l'échange de biens et services nécessaires à la vie quotidienne, espaces de socialisation de qualité. Mais il convient de rappeler qu'à moins de circonstances exceptionnelles, jamais les villes ne sont créées denses, complexes et diversifiées; elles acquièrent ces qualités au fil de leur évolution.

LA VILLE SE RÉVÈLE

L'identité architecturale et les qualités de forme urbaine des quartiers populaires se sont développées dans la durée. Cette identité et cette forme renvoient à une façon d'habiter, à un génie du lieu qui peut servir d'assise au déploiement d'une culture urbaine de l'après-automobile.

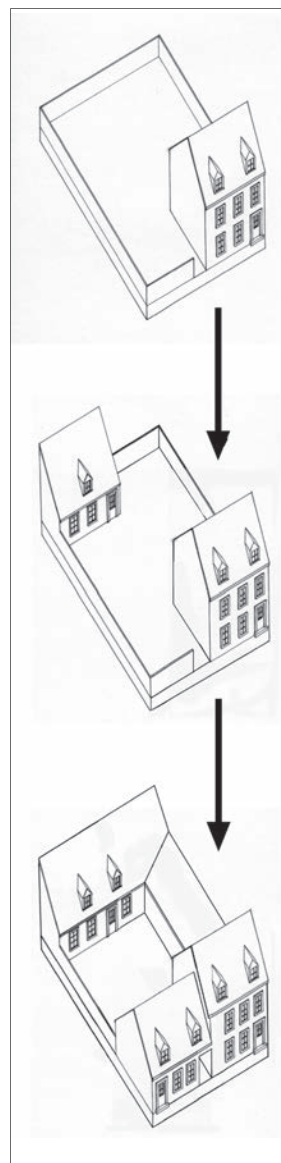
Les faubourgs de Québec, par exemple, ne sont pas nés dans un vacuum. La géomorphologie du site (rivières, ruisseaux, falaises, etc.), puis les premières phases d'occupation sédentaire (découpages agricoles, chemins de campagne, noyaux villageois, fortifications, etc.) en influencent la genèse.

L'urbanisation d'un territoire prend généralement la forme d'un «remplissage» plus ou moins rapide des parcelles agricoles. Les

anciens chemins de campagne, telles les actuelles rues Saint-Jean et Saint-Vallier à Québec, jouent un rôle déterminant dans le processus: ils servent de vecteurs à l'urbanisation. Le développement s'y fait d'abord de manière linéaire avant de s'étendre de proche en proche en rase campagne. Ces chemins sont des parcours mères qui connectent le centre de la ville aux nouveaux quartiers, dont ils deviennent souvent le cœur communautaire et commercial. Ces grands parcours de liaison rendent la ville intelligible pour les usagers, qui en saisissent spontanément l'importance fonctionnelle, si ce n'est symbolique. L'ouverture de rues destinées à accueillir des lots à bâtir entraîne la formation graduelle d'îlots urbains. Le tissu de première édification prend forme et constitue une armature dans laquelle l'architecture se déploie dans l'espace et le temps. L'identité architecturale des quartiers ouvriers de Québec et de Montréal repose largement sur l'importation de modèles d'habitation rurale d'origine française qui y ont été graduellement transformés pour livrer la tradition des «plex», ces logements superposés immédiatement identifiables.

CONSTRUIRE SUR DU SOLIDE

Le territoire humanisé forme un tout qui évolue selon une logique spatiale liée à des logiques sociales: la «charpente» que



Les parcelles qui ne comptaient à l'origine qu'une seule habitation sont subdivisées et se densifient avec le temps.



Un rare exemple de maison de faubourg qui n'a pas été transformée en «plex» dans le quartier Saint-Roch à Québec.



Ancien secteur industriel, le Pearl District de Portland, en Oregon, est sillonné par un tramway et constitué d'édifices où se côtoient commerces, bureaux et logements. Un bon exemple de développement durable.

Photo : Portland Streetcar

constituent la géomorphologie et les premières traces d'occupation sédentaire informelle sur le tracé des grilles de rues, les quadrillages paroissiaux, l'emplacement des noyaux institutionnels et des services commerciaux de proximité. Bref, elle révèle la genèse d'une forme spatiale qui porte la vie communautaire et sociale, et qui traduit une manière distinctive d'habiter la ville.

Au moment de redéfinir notre façon d'habiter la ville et de nous y mouvoir, nous serions fort mal avisés d'ignorer un « savoir-faire » la ville développée pendant 400 ans. Les urbanistes insistent sur le fait qu'en deçà de certains seuils de densité de population et d'activité, il est impossible d'assurer l'implantation de services communautaires et commerciaux de proximité ainsi qu'un service de transport en commun adéquat. Ils préconisent donc la consolidation et la revitalisation des quartiers centraux de même que la création d'environnements possédant ce type de services à proximité des dessertes de transport en commun. Le Pearl District de Portland, en Oregon, offre un bon exemple de cette approche connue sous le nom de *transit-oriented development* ou TOD. On trouve dans cet ancien secteur industriel, sillonné par un tramway et un train léger sur rail, des édifices mixtes comprenant des commerces au rez-de-chaussée ainsi que des bureaux et des logements aux étages supérieurs. Or, comment remplir une telle

commande dans le respect de la culture urbaine locale ?

L'analyse de l'évolution de quartiers tels ceux des faubourgs de Québec dévoile des formes architecturales et urbaines culturellement signifiantes qui peuvent mener aux résultats escomptés. Elle révèle des règles de syntaxe spatiale, des configurations et des seuils dimensionnels qui peuvent guider la gestion et l'aménagement des milieux existants, mais aussi nourrir le travail de création de nouveaux environnements urbains.

Par exemple, les faubourgs de Québec ont encore une bonne densité de population (250 à 375 habitants par hectare), en plus d'offrir des formes architecturales toujours recherchées (avec un accès direct au logement depuis l'extérieur, notamment). De plus, les habitations ne sont jamais à plus de 5 ou 10 minutes de marche du centre du quartier, là où se trouvent la rue commerciale, l'école et les services communautaires de proximité.

L'analyse de la culture matérielle livre des enseignements essentiels pour la reconquête des patrimoines urbains matériel et immatériel. Les principes du développement durable n'appellent-ils pas à la transmission de cet héritage culturel aux générations futures ?

Pierre Gauthier est professeur au Département de géographie, urbanisme et environnement à l'Université Concordia.

Honorer le passé
Façonner le présent
Bâtir l'avenir

**FOURNIER
GERSOVITZ
MOSS
DROLET
& ASSOCIÉS**
ARCHITECTES

fgmda.com

Les Éclusiers lofts et terrasses
Le Sud-Ouest, Montréal

Le CŒUR des villes



Quand le cœur des villes ne bat plus, il faut opérer sans tarder.

Regard sur quelques démarches de revitalisation de quartiers centraux, autrefois ouvriers.

par François Varin et Virgile Lautier

Du XVIII^e siècle au milieu du XX^e, le cœur des villes québécoises, où sont installées les industries, est habité par des familles de travailleurs. Mais l'expansion socioéconomique qui suit la Seconde Guerre mondiale modifie le portrait. L'activité manufacturière se déplace en périphérie, entraînant le déclin progressif du centre des villes. Vers les années 1980, les commerces, les services et l'activité socioculturelle migrent vers les banlieues, provoquant la désertion des anciens quartiers. Les conséquences sur les centres-villes sont dramatiques. Des bâtiments inoccupés et mal entretenus sont démolis, ce qui appauvrit le tissu urbain. Le nombre de locaux inoccupés augmente : le taux de vacance peut excéder 30 %. Le manque de commerces et de services crée un déséquilibre fonctionnel. Les activités socioculturelles

disparaissent. Le cadre de vie se banalise et apparaît aux citoyens moins sécuritaire. Ce triste cocktail fait chuter le pouvoir d'attraction des centres-villes et leur valeur foncière. Dès le milieu des années 1980, le signal d'alarme est lancé : il faut redonner vie aux vieux quartiers en leur rendant leur dynamisme culturel et économique.

PROJETS CENTRAUX

Un peu partout au Québec, de nombreuses expériences de revitalisation des quartiers centraux ont été menées avec succès. De récentes analyses de la Fondation Rues principales révèlent les retombées économiques obtenues lorsqu'une administration municipale met en œuvre une démarche de concertation et de revitalisation structurée. Dans la grande majorité des municipalités, en l'espace de quelques années, les intervenants locaux réussissent à redonner au centre-ville une nouvelle vitalité. Prenons l'exemple de Drummondville, ville précurseur de la revitalisation. À la fin

Dans un Saint-Roch revitalisé, le parcours OÙ tu vas quand tu dors en marchant ?, présenté à l'occasion du Carrefour international de théâtre, attire les foules tout en révélant le quartier sous un jour inédit.

Photo : Renaud Philippe



Ces maisons ouvrières de la rue des Écoles à Drummondville, qui ont déjà abrité des employés de la Dominion Silk Dyeing & Finishing, ont pour la plupart été restaurées.

Photo : Corporation Rues principales Drummondville

des années 1980, son centre-ville avait triste mine avec ses nombreux bâtiments délabrés et abandonnés. Le taux de vacance était supérieur à 25 %, une bonne partie de l'activité s'étant déplacée vers les quartiers périphériques. Les efforts concertés des intervenants et des acteurs locaux ont contribué, en quelques années, à redorer l'image du centre-ville et à lui redonner son rôle de moteur du dynamisme local. En quatre ans, le taux de vacance a chuté à 6 %. Des entreprises ont été mises sur pied et des dizaines de nouveaux emplois ont été créés. L'activité économique est revenue avec une compagne de choix : l'activité sociale et culturelle, notamment avec la création de plusieurs activités d'animation ainsi que la mise en valeur et la réhabilitation de l'ancien cinéma et du parc Woodyatt.

Le miracle qui a fait renaître le quartier Saint-Roch, à Québec, est aussi des plus éloquentes. Appauvri et déserté à la fin des années 1980, cet ancien quartier ouvrier est devenu, vers le milieu des années 2000, un secteur effervescent où les entreprises de technologies de l'information et de la communication côtoient les institutions d'enseignement, les coopératives d'habitation et les studios d'artistes. De 1992 à 2001, la Ville, le gouvernement du Québec et les entreprises privées ont investi près de 25 millions de dollars pour stimuler et encourager la vitalité artistique et culturelle de Saint-Roch. Ils ont aussi injecté près de 5 millions pour le développement du loisir et de la vie communautaire, et au-delà de 69 millions pour créer de nouvelles habitations, de 24 millions pour stimuler et créer des entreprises commerciales, de 160 millions pour implanter des institutions publiques d'enseignement et de 39 millions pour rénover les infrastructures et réaménager les rues. Un tableau unique... et impressionnant.

La rue principale de Saint-Raymond avant et après sa revitalisation

Source : Fondation Rues principales

Depuis le début des années 1990, plusieurs municipalités ont rassemblé les intervenants et les acteurs locaux autour d'une vision d'avenir et de plans d'action stratégiques, à l'instar du travail de concertation et de prise en charge que favorise la Fondation Rues principales. Elles ont aussi mis en place différents incitatifs législatifs et financiers afin de stimuler l'engagement des acteurs locaux et de susciter les investissements dans le domaine de l'immobilier. Au nombre de ces incitatifs figure le plan d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA), un règlement qui vise à assurer la qualité des interventions sur les bâtiments dans le respect de leur histoire, de leur style et des caractéristiques architecturales locales. Divers programmes incitatifs financiers accordent en outre des crédits de taxes sur la valeur ajoutée à la suite de travaux de rénovation, des subventions pour la création de logements ou de nouveaux commerces ainsi que des subventions aux propriétaires de résidences et de commerces afin de les inciter à rénover adéquatement leur bâtiment.

BÉNÉFICES NETS

Les effets et les retombées d'une démarche de revitalisation sont nombreux. Globalement, la qualité du cadre de vie s'améliore. Les résidents profitent d'un environnement bâti et naturel bonifié. La valeur foncière de chaque propriété rénovée augmente en moyenne de 30 à 40 % sur quatre ans, et celle de tout le quartier, de 8 à 20 %. La municipalité en retire des bénéfices qui compensent largement les investissements consentis.

Ces investissements ont par ailleurs un effet de levier sur l'activité socioculturelle. Ils assurent un regain de la vitalité économique et le retour de commerces et de services qui, tout en répondant aux besoins des résidents, créent des emplois et contribuent à l'enrichissement collectif.

Une municipalité a tout intérêt à investir dans son cœur de ville. Non seulement elle en retire des bénéfices économiques, mais elle offre également davantage à voir et à vivre à ses visiteurs... et à ses résidents, qui retrouvent plaisir à habiter un cœur vivant.

François Varin est architecte et expert-conseil pour la Fondation Rues principales et Virgile Lautier y est responsable de la recherche.



Citoyens à l'œuvre



L'îlot Fleurie a été créé en 1991 par des citoyens qui voulaient embellir leur quartier dévasté par les démolitions. Au centre, la sculpture Les amoureux d'Irénée Lemieux.

Photo: Marcel Landry

par Marie St-Hilaire

Au tournant des années 1980, de nombreux projets voient le jour pour apporter un nouveau souffle au quartier Saint-Roch. Déclinant depuis le milieu du siècle, cet ancien quartier ouvrier de Québec retient l'attention des autorités municipales. Elles veulent entre autres lui redonner un rôle commercial grâce au projet de la Grande Place, un centre multifonctionnel situé au cœur du quartier, rue Fleurie. Toutefois, ce projet meurt au chapitre. Un trou béant, jonché de déchets, résulte des démolitions effectuées pour permettre la construction de ce bâtiment. La population aurait voulu que la Ville nettoie cet espace et lui trouve une fonction utile, mais rien ne bouge. En 1991, un projet citoyen prend forme dans le but d'améliorer le centre du quartier. Louis Fortier, un résident, plante des fleurs et installe une sculpture de son ami Irénée Lemieux, *Les amoureux*, sur le terrain abandonné. Le projet de l'îlot Fleurie naît d'un mouvement spontané de contestation de l'inaction de la Ville, ainsi que d'un désir d'améliorer la qualité de vie des résidents du quartier. C'est aussi une réponse à la désarticulation du secteur qu'ont engendrée les nombreuses démolitions.

L'expérience de l'îlot Fleurie, dans Saint-Roch, à Québec, soulève d'intéressantes questions sur le pouvoir des citoyens dans la revitalisation d'un quartier. Vie, déclin et retombées d'un mouvement spontané.

En 1997, les œuvres sont démenagées sous les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency.

Photo: Pascal Huot





Une des rares œuvres à avoir survécu sur la cinquantaine réalisées pour l'îlot Fleurie.

Photo : Josiane Ouellet

Cet espace hétéroclite où cohabitent art, échanges culturels et jardins communautaires, que les participants ornent de fleurs et d'œuvres qu'ils créent avec les roches du terrain, dérange la Ville. Cette dernière demande à Louis Fortier de retirer les fleurs de l'espace public, faute de quoi elle devra sévir. Cependant, devant la popularité du mouvement et l'affluence de participants, la Ville tolère l'îlot Fleurie. N'empêche, sous les pressions immobilières, l'îlot est contraint de déménager sous les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency, à la limite est du quartier, en 1997. Un site nettement moins propice à la diffusion de l'art et à la rencontre.

Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques-unes des 50 œuvres créées originellement dans l'îlot Fleurie. Plusieurs sont d'ailleurs considérablement détériorées. Ces œuvres, pour la plupart non identifiées, peuvent-elles être considérées comme faisant partie du patrimoine du quartier? Difficile à dire, puisqu'elles sont peu documentées et qu'il faudrait d'abord en faire l'inventaire.

Cet épisode de l'histoire de Saint-Roch suscite d'intéressants questionnements sur le rôle que ce type de projet citoyen peut jouer dans la revitalisation d'un quartier. Fait-il partie des éléments déclencheurs ayant mené à la requalification de cet ancien quartier ouvrier? L'îlot Fleurie peut-il être considéré comme source d'inspiration du jardin Saint-Roch, aménagé par la Ville en 1992? Quelle place les villes doivent-elles laisser à ce genre d'initiative et à l'art citoyen? Une chose est certaine, même si le mouvement de l'îlot Fleurie a été éphémère et que le déménagement de ses activités a ébranlé ses faibles structures, l'expérience a contribué à la régénérescence du quartier. Les fleurs ont porté leurs fruits...

Marie St-Hilaire est étudiante en études patrimoniales à l'Université Laval.

À LIRE

« L'îlot Fleurie: l'Utopie inachevée », *Inter: art actuel*, n° 100, 2008, p. 82

L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.



Entente de développement culturel

VILLE DE QUÉBEC

Culture, Communications et Condition féminine Québec

Jouets en mémoire



Je me souviens de jouets anciens... et j'en parle.

MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE

Ouvert à l'année

710, avenue de Gaspé Ouest
Saint-Jean-Port-Joli (Québec) G0R 3G0
information@memoirevivante.org
www.memoirevivante.org
418-358-0518

Gardiens de l'histoire

Depuis plus de trois décennies, l'Écomusée du fier monde et l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve protègent et mettent en valeur d'anciens quartiers ouvriers montréalais. La mémoire se met à l'œuvre.

Source : Archives de la Ville de Montréal

COLLECTIONNER LE TERRITOIRE

par **Éric Giroux**

Créé au début des années 1980 dans le Centre-Sud de Montréal, l'Écomusée du fier monde est né de la volonté des gens du quartier de mettre en valeur l'histoire et le patrimoine de ce secteur autrefois industriel et ouvrier. Installé dans un ancien bain public depuis 1996, l'Écomusée explore le passé et le présent de ce territoire en pleine transformation. Par ses expositions, ses publications, ses activités d'animation et les nombreux partenariats qu'il développe au sein de la communauté, il s'affirme aussi comme un musée citoyen et s'efforce de contribuer au développement de son milieu.

En tant qu'écomusée, l'institution place les notions de patrimoine, de territoire et de développement au cœur de ses préoccupations. C'est dans cet esprit qu'elle s'est dotée d'un nouvel outil d'intervention en patrimoine dans le quartier : une politique de « collection écomuséale ». Un concept exclusif à l'Écomusée du fier monde.

Cette politique a vu le jour en juin 2011, à la suite d'une consultation auprès de divers intervenants du monde muséal et de la création d'un comité d'experts. Son objectif est de déterminer les paramètres de la collection en devenir et d'assurer une organisation cohérente des interventions qui y

seront effectuées. Un plan d'action sera mis en œuvre cet automne.

À quoi ressemblera cette collection écomuséale? Elle sera constituée d'éléments patrimoniaux, matériels ou immatériels, ayant une signification particulière pour la communauté : bâtiment, maison, œuvre *in situ*, parc ou même organisme communautaire. Chaque élément témoignera des enjeux sociaux propres au quartier. À titre d'exemple, le bain Généreux, qui abrite l'Écomusée du fier monde, sera le premier élément répertorié dans la collection écomuséale. Construit en 1927, ce magnifique bâtiment témoigne de l'époque des bains publics à Montréal, alors qu'un grand nombre de logements ne possédaient ni bain ni douche. Au-delà d'une vingtaine de bains publics ont été érigés pour améliorer les conditions d'hygiène dans les quartiers ouvriers.

Alors que les artefacts d'une collection classique sont généralement acquis, les éléments de la collection écomuséale seront plutôt désignés. L'Écomusée du fier monde s'inspire ainsi de la nouvelle Loi sur le patrimoine culturel, adoptée en octobre 2011 par l'Assemblée nationale.

Le processus de désignation d'un élément impliquera toujours l'Écomusée du fier monde et un ou des partenaires du milieu : un organisme, une institution, une entreprise

L'Écomusée du fier monde est installé dans l'ancien bain public Généreux.



Photo : Studio Rice, 1928, Écomusée du fier monde



Photo : Julie Landreville, Écomusée du fier monde

privée ou un individu. Dans certains cas, ce sera le propriétaire de l'élément désigné. L'Écomusée s'assure ainsi de mobiliser la communauté autour de divers enjeux et encourage la prise en charge du patrimoine par les citoyens. À terme, grâce à des campagnes d'information et de sensibilisation, les de-

mandes de désignation proviendront de la communauté elle-même.

L'élément désigné sera inscrit au catalogue de la collection écomuséale et fera l'objet de diverses interventions menées conjointement par l'Écomusée et ses partenaires. Les éléments seront documentés et mis en va-

leur, et les connaissances, diffusées afin que les générations futures saisissent l'importance de ces témoins de l'histoire du quartier.

■
Éric Giroux est responsable de la recherche et des collections à l'Écomusée du fier monde.

ACTIONS DIRIGÉES

par Réjean Charbonneau

Depuis 1978, l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve (AHHM) a été l'instigateur ou le partenaire de plusieurs projets de protection et de mise en valeur dans le domaine de l'histoire et du patrimoine. Au cœur de sa pratique: l'intervention directe dans le milieu.

Dès 1979, il s'est penché sur la vocation du Marché Maisonneuve, bâti en 1914 dans l'ancienne ville de Maisonneuve, une ville industrielle de banlieue qui fut annexée à Montréal en 1918, devenant le quartier Maisonneuve. La mouvance du City Beautiful, un mouvement architectural et urbanistique mettant la beauté à l'avant-plan, avait présidé à la construction du marché. L'Atelier a mené un sondage auprès des citoyens sur la vocation à donner au bâtiment vacant; la publication des résultats dans le journal local a contribué à leur faire prendre conscience de la nécessité de se réapproprier cet édifice laissé à l'abandon. Ce bâtiment est devenu, durant les années 1980, le Centre culturel et sportif de l'Est. Un nouveau marché public a ensuite été construit à proximité.

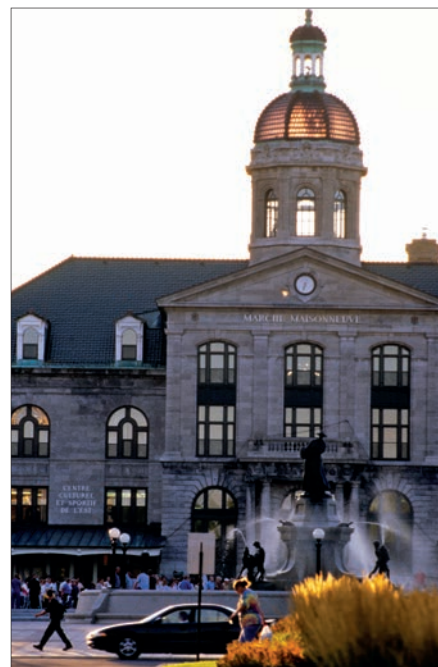
Au cours des années 1980, l'Atelier s'est intéressé à la protection et à la mise en valeur de l'ancien poste de police et de pompiers n° 1. Ce bâtiment de 1917 est unique à Montréal, en raison de son caractère architectural fortement inspiré de la vision de Frank Lloyd Wright. L'Atelier voulait en faire un musée d'histoire urbaine. L'édifice a finalement été rénové par la Ville de Montréal et abrite des organismes culturels. Actuellement, l'Atelier mène plusieurs batailles et projets de front. Il fait notamment partie du Comité de sauvegarde de l'église du Très-Saint-Nom-de-Jésus, mis sur pied par la députée provinciale Carole Poirier et

regroupant plusieurs intervenants locaux. Le Comité livre une lutte acharnée pour préserver cet édifice fermé depuis trois ans, dont l'intérieur a été décoré par l'artiste peintre Toussaint-Xénophon Renaud vers 1915. Déjà, au milieu des années 1990, l'AHHM a œuvré à la sauvegarde des grandes orgues de l'église. Une campagne de financement populaire, en partenariat avec les élus locaux, avait permis de trouver l'argent nécessaire. Le festival Orgue et couleurs avait alors été créé pour offrir des concerts d'orgue et d'autres activités musicales et culturelles. Un organisme s'active présentement à trouver de l'argent pour mettre sur pied un projet culturel autour de ces magnifiques orgues opus 600 de 6250 tuyaux, chef-d'œuvre de la maison Casavant réalisés en 1915.

Plus récemment, l'AHHM a été invité par l'arrondissement, la Ville de Montréal et le ministère des Transports du Québec à participer au comité chargé de décider du sort de l'ancienne tonnellerie de Sucre Lantic. Grâce aux efforts conjugués, celle-ci sera conservée en partie. Un projet mixte de logements, de commerces et d'économie sociale est dans l'air.

Enfin, l'Atelier est engagé dans la création d'un grand projet de complexe muséal avec le Musée du Château Dufresne et le studio de vitrail de Guido Nincheri. Ce complexe mettra en valeur l'héritage des frères Dufresne, des industriels qui possédaient notamment l'usine de chaussures familiale Dufresne & Locke, et celui de l'artiste peintre, décorateur et maître verrier Guido Nincheri, qui a laissé sa touche dans de nombreuses églises d'Hochelaga-Maisonneuve et d'ailleurs en Amérique du Nord. Bref, de quoi mettre plusieurs aspects du patrimoine du quartier en valeur.

■
Réjean Charbonneau est directeur de l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve.



Les citoyens ont pu se réapproprier le Marché Maisonneuve lorsque l'édifice a été recyclé en centre culturel et sportif dans les années 1980.

Photo: Linda Turgeon

À VOIR

- *Le soleil se lève à l'est* de Paul Carvalho, sur l'histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve, premier faubourg industriel de Montréal (disponible au www.tou.tv).
- Le documentaire *À Saint-Henri le cinq septembre* d'Hubert Aquin, qui relate une tournée de 24 heures dans le quartier, en 1962 (disponible au www.onf.ca).

À VISITER

Le site Internet de la Société historique de Saint-Henri, qui œuvre depuis plus de 30 ans à faire connaître le patrimoine de ce quartier ouvrier de Montréal (www.saint-henri.com).

En 2005, des citoyens de Salaberry-de-Valleyfield sont passés à l'action pour mettre en valeur le patrimoine bâti et immatériel de leur ancien quartier ouvrier. Leur initiative a connu un vif succès et leur a même valu le Prix du patrimoine du Conseil montréalais de la culture et des communications.

Moi, mon quartier



par Josiane Ouellet

Indignés par l'apparition de nouvelles constructions « choquantes » dans leur quartier au début des années 2000, Christiane Gerson et André Barrette créent, en 2005, le Comité du patrimoine des anciens quartiers (CPAQ). « Ces bâtiments rendaient les maisons des ouvriers du quartier Nord non pertinentes, déplore M^{me} Gerson. Pourtant, l'architecture existante porte les traces de la vie des travailleurs des industries grâce auxquelles le milieu s'est développé. Nous voulions préserver cette mémoire, au nom des générations passées et à venir. » L'aventure commence avec une enquête ethnologique sur le terrain. « Je suis allée frapper aux portes de ceux qui avaient les cheveux les plus blancs pour accéder à la plus ancienne mémoire possible, poursuit-elle. Je voulais savoir comment ces maisons avaient été construites, car cette histoire est aussi celle des gens qui y ont habité. » Elle raconte : « Entre 1880 et 1930, les gens du quartier se réunissaient pour creuser et mettre en place un solage rudimentaire. Quand plusieurs fondations étaient prêtes, on faisait venir le charpentier. Après, on se

regroupait pour poser les planches. Quand on avait de l'argent, on ajoutait le revêtement et la peinture, d'abord uniquement sur les cadrages. Ensuite, on agrandissait en fonction de la croissance de la famille. Plus tard, avec le revenu des enfants, on ajoutait des ornements pour donner à la maison une apparence « villageoise Cantons-de-l'Est » ou un côté victorien. Pour avoir l'air plus riche, on adoptait des caractéristiques propres aux architectures des Anglais... » L'information recueillie a servi à l'élaboration d'une visite guidée, inaugurée en 2006. Depuis, les témoignages et les anecdotes abondent. « Un membre de la Garde Champlain [la garde paroissiale de Salaberry-de-Valleyfield] ne voyait pas l'intérêt d'une visite guidée. Mais quand il a sorti les photos d'archives de l'organisme et que les visiteurs, enthousiastes, se sont mis à reconnaître des proches et à évoquer des souvenirs, il a compris qu'il y avait beaucoup à dire sur le quartier », relate-t-elle afin d'illustrer la prise de conscience salutaire qu'a suscitée le CPAQ. En plus d'attirer l'attention des médias et de sensibiliser les élus, l'initiative a entraîné un regain de fierté chez les résidents du quartier. « Maintenant, les maisons sont

Lors de la visite du quartier Nord de Salaberry-de-Valleyfield, on apprend que les caractéristiques architecturales propres aux Anglais étaient vues comme un signe de prospérité.

Source : coll. Dorland Hannah, Société d'histoire et de généalogie de Salaberry



La visite se poursuit après un arrêt devant la maison Barrette, où naquit en 1925 Raphaël Barrette, tour à tour avocat, maire, secrétaire de la commission scolaire et juge. Source : coll. privée André Barrette, 2010

D'AUTRES CIRCUITS INDUSTRIELS



Photo: Ville de Gatineau

À Gatineau, le riche passé industriel de la ville se dévoile au gré de circuits pédestres mettant en valeur le patrimoine qui en témoigne. Dans « Le ruisseau de la brasserie: de l'activité industrielle à la vie culturelle », on peut voir des maisons allumettes (photo), typiques des quartiers ouvriers de la région. Aussi offerts: « Buckingham, ville

énergie » et « Gatineau Mills, une ville industrielle ». Info: www.gatineau.ca

peintes, et fleuries en été. Les résidents viennent à notre rencontre pour nous parler de l'histoire du quartier. C'est une occasion de partager, observe M^{me} Gerson. Les gens sentent qu'ils ont quelque chose à apporter. »

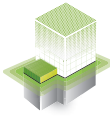
Les souvenirs des uns et des autres permettent d'entretenir la mémoire d'éléments qui font partie de la culture locale, comme le siflet de l'usine. « Une dame me racontait que dans les années 1930, les enfants sortaient de la maison pour voir passer les ouvriers. On regardait comment ils s'habillaient, on écoutait ce qu'ils disaient... C'était un spectacle! »

Fait non négligeable, cette initiative citoyenne a pu compter sur l'appui d'organismes comme Pour un réseau actif dans nos quartiers, le MUSO – Musée de société des Deux-Rives et la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry-de-Valleyfield. S'en sont suivies de belles collaborations. Par exemple, le CPAQ et le MUSO travaillent actuellement à l'élaboration de l'exposition « P'tites maisons / Grosses familles », inspirée d'un témoignage glané lors de la visite. « Une ancienne résidente nous a dit qu'en 1960, elle s'était amusée à compter le nombre d'enfants qui vivaient dans son coin. Dans la rue Penon, seulement entre les rues Saint-Hippolyte et Saint-Charles, il y en avait 91! » précise M^{me} Gerson avant de conclure: « On ressent combien les visites sont importantes pour les gens du quartier. Elles touchent leurs racines, leur mémoire, leur identité, leur appartenance. »

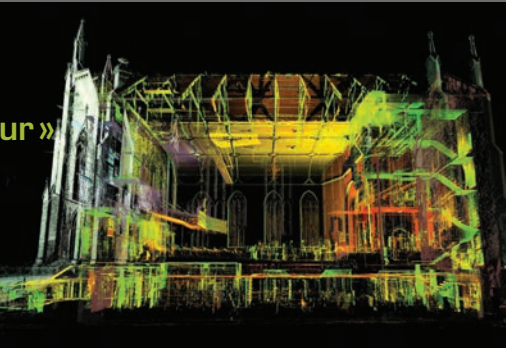
Josiane Ouellet est rédactrice en chef du magazine Continuité.



« Documenter le passé,
au présent,
pour le futur »



iSCAN
Expertise laser 3D



Architecture, Urbanisme, Patrimoine, Génie civil et industriel
 Arpentage - mise en plan - modélisation 3D et BIM - déformation et monitoring
514 237-3358 info@iscan3d.ca www.iscan3d.ca



Square des Frères-Charon, Prix les Arts et la Ville 2009

AFFLECKDELARIVA

Architecture • Restauration et conservation • Design urbain
 T. 514.861.0133 • www.affleckdelariva.com



**Centre d'expertise et
d'animation en patrimoine rural**

- Paysages
- Patrimoine bâti
- Patrimoine archéologique
- Patrimoine génétique végétal
- Savoir-faire traditionnels

Ruralys, acteur d'un patrimoine dynamique!





1650, rue de la Ferme, La Pocatière (Québec) G0R 1Z0
 info@ruralys.org www.ruralys.org Tél. : 418-856-6251 Téléc.: 418-856-4399

MANOIR RIOUX-BELZILE

UNE MAISON, UN SITE, UNE HISTOIRE

par Marie-Joëlle
Larin-Lampron

Construit au début du XIX^e siècle sur l'ancien chemin royal, qui courait sur les grèves de la seigneurie de Trois-Pistoles, le Manoir Rioux-Belzile peine à survivre. Pire, il sombre dans l'oubli. Préoccupés par son avenir, deux défenseurs du patrimoine ont établi, en 2010, les valeurs rattachées au site de cette maison dans un mémoire intitulé *La maison Rioux-Belzile. Un site à protéger et à mettre en valeur*, diffusé entre autres dans la municipalité de Notre-Dame-des-Neiges. Pour que l'histoire de cette demeure et du site soit étudiée, ils se sont attachés à en percer les mystères dans un livre à paraître chez Septentrion. Une demande de classement a aussi été déposée au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine en vertu de la nouvelle Loi sur le patrimoine culturel.

LE TOUR DU PROPRIO

Ignace Rioux, neveu du seigneur Étienne Rioux fils, a construit la maison aujourd'hui connue sous le nom de Manoir Rioux-Belzile vers 1810, dans l'ancienne seigneurie de Trois-Pistoles. Située dans la municipalité de Notre-Dame-des-Neiges, au nord-ouest de Trois-Pistoles, cette grande maison règne paisiblement sur le paysage en bordure du fleuve, vis-



Photos : Marie-Joëlle Larin-Lampron

Pour sauvegarder le Manoir Rioux-Belzile à Trois-Pistoles, des amoureux du lieu n'ont pas ménagé leurs efforts : ils ont documenté son histoire et déposé une demande de classement en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel. Petite visite de ce lieu de grande valeur identitaire.

à-vis de l'île aux Basques. Elle tire son nom des Rioux, famille seigneuriale de Trois-Pistoles qui l'a construite et habitée jusqu'en 1919, et de la famille Belzile, qui en est pro-

priétaire depuis 1949. La municipalité de Notre-Dame-des-Neiges l'a citée monument historique le 14 mai 2007 et a créé un site du patrimoine le 10 janvier 2011.





La couleur de la maison évoque l'ancienne technique de blanchiment à la chaux et son toit à larmiers cintrés pourrait être l'un des premiers de la région.

Photos: Marie-Joëlle
Larin-Lampron

D'une superficie de 6578 m², le site met en valeur le volume de la maison dans le riche décor composé par la faune et la flore riveraines. Alors qu'un alignement serré de petits chalets forme le cadre bâti le long du chemin de la Grève-Rieux, cette grande maison d'un étage et demi est implantée en retrait du fleuve et orientée en fonction de l'ancien chemin royal. Sa couleur blanche évoque les anciennes techniques de construction et de blanchiment à la chaux.

Toujours sur ses fondations d'origine en pierres et isolée avec de l'écorce de bouleau, cette construction en bois possède plusieurs caves, un grenier, des fenêtres à carreaux d'origine, deux portes asymétriques, une cheminée centrale et deux fausses cheminées aux extrémités du faîte. Son toit à larmiers cintrés pourrait être l'un des premiers de la région puisqu'on a vu apparaître ce type de larmiers seulement après 1840 sur

la Côte-du-Sud, dans le Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie. Quelques artéfacts disparaissent progressivement autour de la maison : d'anciennes installations sanitaires, un bâtiment utilitaire, un puits, une vieille clôture... D'où l'importance d'agir avec diligence.

TÉMOIN PRÉCIEUX

Le site du Manoir Rioux-Belzile est constitué de deux terrains dont la morphologie diffère autant que leur valeur patrimoniale.

La maison est érigée sur la terre que le seigneur Étienne Rioux fils avait concédée à son frère cadet Jean-Baptiste Rioux, père d'Ignace, le 2 décembre 1784. Il s'agissait d'une terre en censive que cinq générations de Rioux ont patiemment déboisée et mise en culture. Cette partie du site rappelle la valeur socio-culturelle et l'ancienne vocation agricole de la propriété.

Un chalet évoque l'histoire de la grève et de l'exploitation économique du fleuve. À l'époque de la construction de la maison, les Rioux étaient cultivateurs, mais aussi navigateurs et pêcheurs. Située au fond d'une petite anse protégée par l'île aux Basques, la grève Rioux offrait une « grave » pour le séchage et le salage du poisson ainsi qu'un excellent mouillage pour les barques de pêche et les goélettes vouées au transport de la morue séchée-salée ou à la chasse aux marsouins. Le fait que les premiers propriétaires du site possédaient une goélette et des agrès de pêche suggère que les Rioux ont peut-être exploité une pêcherie sédentaire à cet endroit. Si des fouilles venaient confirmer cette hypothèse, elles révéleraient un aspect patrimonial d'importance, puisque aucun artéfact lié à ce type d'activité n'a encore été trouvé dans le Bas-Saint-Laurent.

Au début du XX^e siècle, Trois-Pistoles entrait dans la modernité

alors qu'une vocation socio-économique de villégiature commençait à se développer sur les grèves. Élisée Rioux, cinquième propriétaire de la maison, offrait chambres et pension aux touristes. Il vendit des emplacements pour la construction de chalets et finit par vendre toute sa propriété en 1919. Cette transaction mit fin à la présence ancestrale des Rioux sur la grève qui porte aujourd'hui leur nom. Élisée Rioux alla s'établir dans le haut du village et investit tous ses avoirs dans une entreprise de fabrication de chaussures qui l'accula à la ruine et l'obligea à quitter Trois-Pistoles en 1926. Les causes et les conséquences du départ des Rioux de la grève dépassent l'histoire locale et se rattachent au passage de l'économie québécoise à l'époque contemporaine, à l'industrialisation et à la vocation de villégiature développée dans le Bas-Saint-Laurent.

VISITEURS D'ENVERGURE

Les villégiateurs qui ont séjourné au Manoir Rioux-Belzile du début du XX^e siècle à nos jours contribuent à son importance historique. Élisée Rioux et sa famille ont souvent partagé leur maison avec un personnage important de l'époque : le journaliste, écrivain et pamphlétaire Olivar Asselin. À partir de 1901, celui-ci fréquenta Trois-Pistoles avec sa famille presque chaque année jusqu'à sa mort en 1937. Sa correspondance inédite décrit avec beaucoup d'humour, et sur un ton parfois satirique, ses vacances à Trois-Pistoles.

En 1915, le beau-frère d'Asselin, Omer Marchand, l'un des plus grands architectes canadiens de son époque et diplômé de l'École des beaux-arts de Paris, a acheté un espace donnant sur la grève pour y construire le chalet évoqué précédemment. Il venait y passer ses vacances familiales et en resta propriétaire jusqu'en 1930. La famille

Belzile réinséra ce terrain dans la propriété Rioux-Belzile par acquisition en 1955. Le chalet Omer-Marchand est stratégiquement implanté face au fleuve, parmi les épilobes et les rosiers sauvages qui envahissent la grève. Empreint d'une certaine rusticité, il possède quatre portes d'accès, des ouvertures sur toutes les façades et une longue galerie couverte offrant une vue panoramique sur l'île Verte, l'île aux Pommes, l'île aux Basques, les couchers de soleil, la faune marine et la flore. Deux pentes de toit renforcent la cohésion entre les espaces intérieurs et les espaces de transition vers l'extérieur que sont le solarium et la galerie.

Un troisième personnage d'importance est venu travailler dans le chalet Omer-Marchand pour profiter de la plénitude des

lieux. Après son retour d'Europe en 1953, l'artiste Léonard Parent y passa quelques étés à peindre la grève et le fleuve. Il a aussi peint le Manoir Rioux-Belzile en 1957, l'année même où il adoptait le pseudonyme de Léonard Parent Basque.

Le passé du Manoir Rioux-Belzile recoupe l'histoire de la seigneurie de Trois-Pistoles, de l'industrialisation et des activités touristiques et de villégiature de la grève Rioux. Plus important encore, ce site patrimonial révèle, entre ses murs et derrière ses plantes de bord de mer, l'histoire de gens qui, chacun à leur façon, se sont approprié la grève Rioux et le paysage.

■ *Marie-Joëlle Larin-Lampron est titulaire d'une maîtrise en architecture.*



Le chalet rappelle l'histoire de la grève où était installée une «grave» pour le salage et le séchage du poisson.

Photo : Robert Larin

Atelier
L'ÉTABLI
Ébénisterie

L'ÉBÉNISTERIE AU SERVICE DU PATRIMOINE

Nous possédons les outils, le savoir-faire, le professionnalisme et ce qu'il faut de passion pour créer ou reproduire toutes vos boiseries ornementales, intérieures ou extérieures.

Prix de l'artisan Opération patrimoine architectural de Montréal 2006

T.514.270.0115 | 2050, rue Dandurand, local 409
Montréal (QC) H2G 1Y9

www.atelier-letabli.ca

Pour une
**quincaillerie
décorative...**

HORS SÉRIE
QUINCAILLERIE

355, rue du Marais, local 115, Québec
418.681.7477 • 1 877 705.3212
Téléc. : 418.681.1626
Fermé le dimanche
www.horsserie.ca

Quincaillerie pour
bâtiments anciens



PATRIMOINE HAÏTIEN MESURES D'URGENCE

Outre les victimes humaines, le séisme qui a frappé Haïti en janvier 2010 a porté un coup dur au pays, à son patrimoine notamment. Pour sauver d'urgence œuvres d'art et archives lourdement menacées, des restaurateurs ont été appelés en renfort.

par Éloïse Paquette

Le séisme du 12 janvier 2010 a détruit plusieurs institutions culturelles d'Haïti, dont la galerie Nader, le Centre d'art et la cathédrale Sainte-Trinité. De nombreux bâtiments historiques, salles de spectacle, bibliothèques et centres d'archives ont également été démolis et ont vu leurs collections abîmées ou menacées. Au lendemain du séisme, des employés et des bénévoles de ces institutions se sont regroupés pour sauver ce qu'ils pouvaient des œuvres et des collections, qu'ils ont entassées pêle-mêle dans des conteneurs.

Rapidement, le gouvernement haïtien et la Smithsonian Institution de Washington ont mis sur pied un projet pour sauvegarder et restaurer les éléments culturels en péril : le Centre de sauvetage des biens culturels (CSBC). Après plusieurs mois de recherche, les responsables ont trouvé un bâtiment pour abriter les laboratoires de restauration et ont engagé du personnel. Tous les employés sont Haïtiens, à l'exception des restaurateurs, une ressource humaine essentielle qu'on ne trouve pas en Haïti.

En septembre 2010, le CSBC ouvrait ses portes. Un organisme partenaire, la Foundation of the American Institute for Conservation of Historic and Artistic Works (FAIC), lançait une invitation aux restaurateurs nord-américains : Haïti est touché dans une de ses dimensions fondamentales, sa culture, et a besoin de vous pour restaurer ses œuvres. Pourquoi fallait-il prendre soin d'œuvres d'art alors qu'une grande partie de la population haïtienne vivait sous des tentes et n'avait



Plusieurs œuvres ont été endommagées lors du séisme du 12 janvier 2010 en Haïti. Ici, un tableau de Bourmond Byron, avant et après sa restauration.

Photos : Éloïse Paquette

pas suffisamment à manger? La question se pose, mais un élément de réponse vient du peuple lui-même, qui avait exprimé la volonté de sauver son patrimoine, son identité et sa culture.

Plus de 70 professionnels du monde muséal, principalement des États-Unis, ont répondu à l'appel: administrateurs, experts en sinistres, ingénieurs, conservateurs, restaurateurs, registraires, etc. Seulement trois restauratrices canadiennes, dont deux québécoises, se sont jointes à l'aventure. Les bénévoles étaient envoyés en Haïti pour des périodes de deux semaines. Certains y sont allés plus d'une fois tellement le besoin d'aide était grand. Du personnel coordonnait le projet depuis les États-Unis.

PREMIERS SOINS

La première étape consistait à répertorier les œuvres, à les classer et à les entreposer dans des conditions adéquates. La plupart avaient souffert de leur séjour dans des conteneurs subissant les ardeurs du soleil. Pire, certains conteneurs étaient percés et l'eau de pluie s'était infiltrée. Plusieurs peintures et archives étaient donc moisies, et la rouille avait attaqué les sculptures métalliques.

De nombreuses œuvres et archives ont dû être mises en quarantaine et traitées contre les moisissures pour éviter la contamination de toutes les collections. Ensuite, elles ont été classées selon leur degré de dégradation. Vu les contraintes de temps, seules les œuvres les plus endommagées ont été envoyées dans les laboratoires du CSBC pour restauration.

L'art haïtien se compose principalement de peintures, de sculptures de fer découpé et d'objets vaudou. Il fallait aussi traiter des archives et quelques

œuvres d'art sur papier. Le CSBC s'est donc doté de trois laboratoires de restauration: peintures, papiers et objets. L'équipement nécessaire a été fourni par des restaurateurs bénévoles, qui ont mis dans leurs bagages des outils et des matériaux impossibles à trouver en Haïti.

Sur les peintures, différents dommages ont dû être traités: saletés, déchirures, moisissures, effritement de la couche picturale, châssis et cadres brisés. L'une des œuvres traitées était de l'artiste Bourmond Byron (1923-2004), considéré comme le plus romantique des peintres naïfs haïtiens; elle était complètement déchirée.

Les restes des murales de la cathédrale Sainte-Trinité, presque entièrement démolie, ont dû être retirés rapidement. Seule une partie de 3 des 14 murales, peintes par les plus importants artistes de l'art naïf haïtien, a été réchappée du séisme.

Le travail des restaurateurs sur le terrain était varié puisqu'ils ne devaient pas seulement restaurer des œuvres d'art: ils ont dû évaluer l'état des réserves et des collections, tout en donnant des conseils pour améliorer les conditions ambiantes et d'entreposage.

OPÉRATION PRÉVENTION

Un pan important de la mission du CSBC consistait à sensibiliser et à former les intervenants culturels haïtiens en conservation préventive: employés de galeries d'art ou de musées, particuliers possédant des collections, étudiants en muséologie, artistes, etc. Des restaurateurs et diverses organisations, comme le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM), ont donné des formations sur une foule de sujets: conservation préventive



Après avoir été formé par une restauratrice de murales, un des assistants du Centre de sauvetage des biens culturels travaille à la consolidation et au nettoyage d'un morceau de murale de la cathédrale Sainte-Trinité.



des peintures, des objets, des œuvres sur papier, gestion des collections, acquisition et inventaire, urgences et sinistres, etc.

Le Centre de conservation du Québec (CCQ) a fourni des exemplaires de toutes ses publications en français sur la restauration, la conservation préventive et le sauvetage des

Des participants haïtiens au cours sur l'inventaire, les manipulations et les constats d'état évaluent l'état d'un drapeau vaudou de la collection Marianne Lehmann. Avec plus de 3000 objets, il s'agit de la plus grande collection d'art vaudou en Haïti.

Au cours de son séjour, la restauratrice Éloïse Paquette a eu à retoucher ce tableau vaudou anonyme.



œuvres à la bibliothèque du CSBC.

APRÈS LE SAUVETAGE

La première phase du projet du CSBC a duré environ un an et demi, soit jusqu'en janvier 2012. Une seconde phase est en cours. Le gouvernement haïtien a fourni une maison *gingerbread* (maison traditionnelle en bois) pour héberger un futur centre de conservation et d'entreposage des œuvres d'art. Un projet de réserves régionales avec un système national de protection des biens culturels est aussi en voie de réalisation. En outre, le CSBC travaille à instaurer une formation en gestion et en conservation de biens culturels en collaboration avec l'Université Quisqueya et le Groupe de recherche et de développement Imaginescence. Pour suivre une formation en restauration professionnelle, les Haïtiens devront toutefois se rendre à l'étranger. Dans le cadre de la préparation de cette seconde phase, le CCQ a organisé en août 2011 une mission au Québec et à Ottawa pour le directeur du CSBC, Olsen Jean Julien. Cette mission lui a permis non seulement de visiter les installations du CCQ, mais aussi de rencontrer plusieurs interve-

nants du milieu muséal (de l'Institut canadien de conservation, de la Société des musées québécois, du collège Montmorency, du Musée des beaux-arts du Canada, etc.). Il a aussi pu visiter des réserves comme celles du Musée de la civilisation et de la Société des directeurs des musées montréalais. Le directeur du CSBC a ainsi tissé des liens et amorcé une collaboration à long terme avec plusieurs acteurs québécois pour mener à bien les divers projets en préparation.

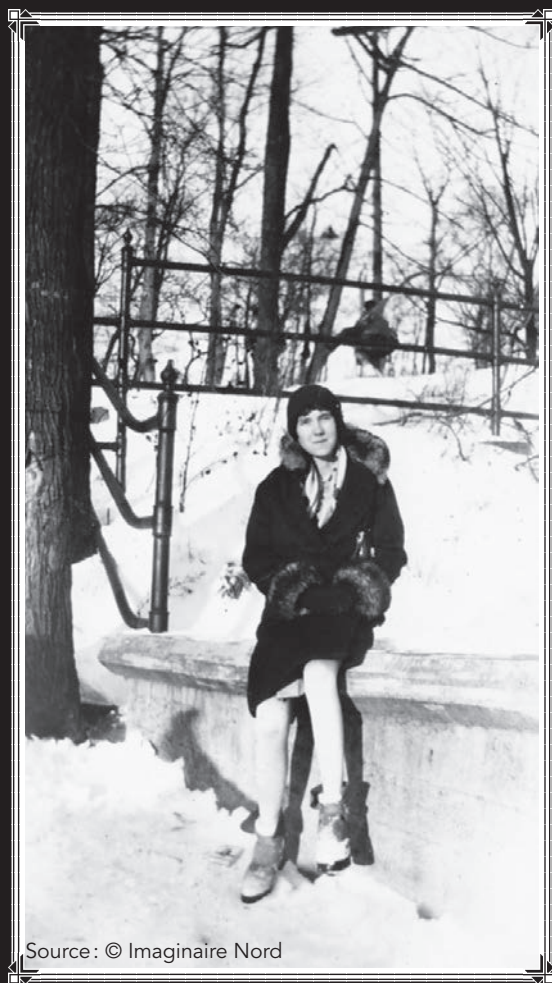
Le travail de sauvetage du patrimoine haïtien avance lentement, mais sûrement. Pour les Haïtiens, préserver leur patrimoine contribue à panser les horreurs du séisme et à sauvegarder une culture que la nature a gravement éprouvée.

Éloïse Paquette est restauratrice de peintures au Centre de conservation du Québec.

POUR EN SAVOIR PLUS :

Rendez-vous sur le site de la Smithsonian Institution de Washington : <http://haiti.si.edu/index.html>

CONTINUITÉ



Source : © Imaginaire Nord

Ne manquez pas
notre prochain numéro :

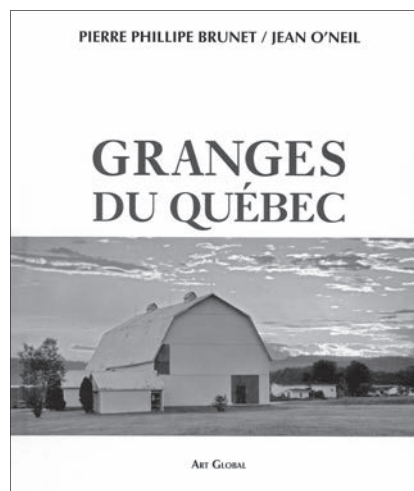
**Le patrimoine
et les saisons**

En kiosque en décembre

GRANGES EN TOUS GENRES

Les vieilles granges, qu'elles soient rectangulaires, octogonales ou rondes, animent nos paysages ruraux. *Granges du Québec* rend hommage à ce patrimoine bâti menacé et pourtant fortement identitaire. Ce beau livre grand format renferme plus d'une centaine de magnifiques photos signées Pierre Philippe Brunet (*Vues du fleuve* et *Les escaliers de Montréal*), où les granges se déclinent dans toute leur diversité, au fil des saisons. Mais d'abord, le texte de Jean O'Neil raconte leur évolution depuis la Nouvelle-France jusqu'à nos jours et, par le fait même, les efforts de nos ancêtres pour s'adapter au climat québécois.

Art global, 2012, 128 pages, 39,95 \$

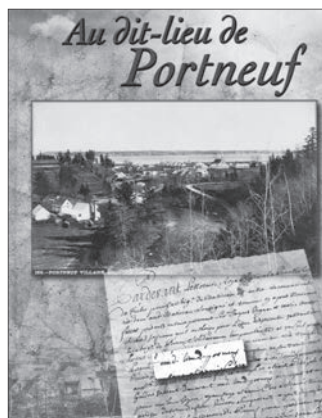


Épopée portneuvoise

Au dit-lieu de Portneuf de Pierre Gignac et Jean-François Corbeil retrace l'histoire de cette municipalité, où on fêtait en 2011 le 150^e anniversaire de la création de la paroisse et le 375^e anniversaire de la concession de la seigneurie à Jacques Leneuf. L'emplacement stratégique de ce lieu, de part et d'autre de la rivière Portneuf, en fait un abri et un port naturels.

Déjà, avant l'arrivée des Blancs, le site accueillait un village iroquoien. Plus tard, au début du XIX^e siècle, un des premiers moulins à papier au pays s'y est installé, de même qu'une communauté anglo-saxonne, ce qui a influencé la culture et le paysage architectural. Une histoire que raconte ce splendide ouvrage, au gré de plusieurs documents iconographiques témoignant d'un patrimoine tantôt disparu, tantôt en attente d'être mis en valeur.

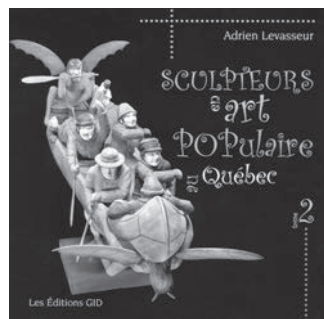
Portneuf 1861 et Les Impressions Borgia inc., 2012, 368 pages, 50 \$ (info : demers.gignac@globetrotter.net)



L'art sous le Régime français

L'ouvrage *Les arts en Nouvelle-France* accompagne l'exposition éponyme, présentée jusqu'au 28 avril 2013 au Musée national des beaux-arts du Québec. Celle-ci rassemble plus de 160 œuvres regroupées sous trois thèmes reflétant les fonctions de l'art à l'époque : représenter, décorer et prier. Plusieurs des pièces ont été restaurées, ce qui a mené à d'intéressantes découvertes et à de nouvelles attributions. Dans la foulée de l'exposition, ce catalogue de grande qualité, signé Laurier Lacroix, retrace les étapes du développement de la vie artistique sous le Régime français, au gré de plus de 200 illustrations d'œuvres provenant d'une quarantaine de collections. Une douzaine de spécialistes signent des encarts thématiques sur l'art de la cartographie, les retables et baldaquins, les arts de la table, etc.

Musée national des beaux-arts du Québec et Publications du Québec, 2012, 296 pages, 49,95 \$

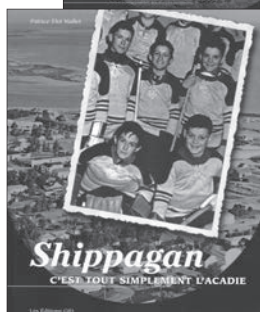


Pop sculpture

Depuis près de 30 ans, Adrien Levasseur parcourt la province à la recherche de talents et de sculptures en art populaire. Ce faisant, il a rassemblé une des plus remarquables collections au Québec, avec plus de 1000 pièces d'une centaine d'artistes. Avec *Sculpteurs en art populaire au Québec, tome 2*, il complète le travail amorcé dans le premier tome (2008) en présentant 114 nouveaux « gosseux ». Illustré de plus de 300 photos couleur, ce répertoire comprend également des hommages et des encadrés thématiques (sur les oiseaux, la fantaisie et l'imaginaire, le coq, le monde des marins et les bateaux, la vie traditionnelle, le cheval et les crèches).

Éditions GID, 2012, 216 pages, 42,95 \$

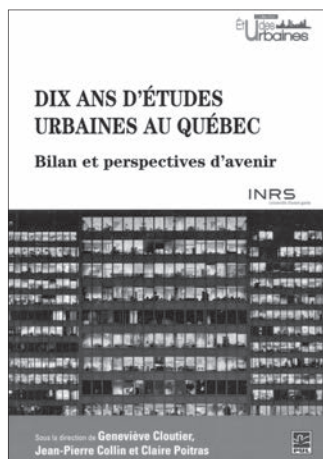
Photos souvenirs



Deux nouveaux titres viennent de paraître dans la collection « 100 ans noir sur blanc », dont chaque ouvrage regroupe près de 200 photos d'archives racontant le Québec de 1860 à 1960. D'abord, *Lotbinière. Une belle connivence* de Claude Créghier présente le passé de cette région où l'agriculture revêt une importance cruciale (encore en 2011, 98 % de son territoire y est consacré). Puis, *La Minganie, filles de l'eau* de Paul Charest et Guy Côté explore différents aspects de l'histoire de cette MRC parmi les plus vastes et les moins peuplées du Québec. Les photos témoignent notamment d'une économie basée sur la pêche, de moyens de transport surtout maritimes et de la forte présence des communautés religieuses. On y trouve quelques très rares clichés hivernaux et un portrait de Gilles Vigneault à deux ans.

Dans la collection « 100 ans noir sur blanc, hors série », *Shippagan, c'est tout simplement l'Acadie* de Patrice-Éloi Mallet s'intéresse aux 50 dernières années de cette ville du Canada francophone, après une introduction qui nous fait remonter jusqu'à l'occupation amérindienne du site.

Éditions GID, 2012, 208 pages, 34,95 \$



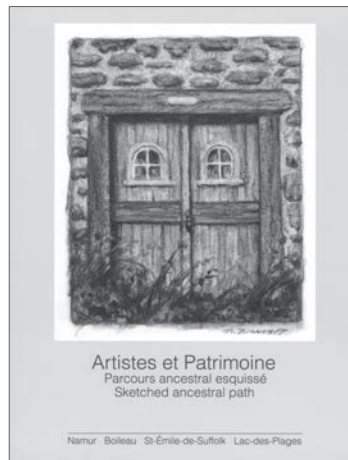
contexte mondialisé, à la diversité des populations et des pratiques dans la manière d'habiter la ville, à une nouvelle façon de penser les dynamiques économiques et les mobilités et à la saisie de la ville réelle et conceptuelle.

Les Presses de l'Université Laval, 2011, 156 pages, 20 \$

Vues sur la ville

Dirigé par Geneviève Cloutier, Jean-Pierre Collin et Claire Poitras, *Dix ans d'études urbaines au Québec. Bilan et perspectives d'avenir* s'intéresse à la manière dont les grands enjeux urbains sont examinés et analysés de même qu'à différents thèmes comme les dynamiques communautaires, la mobilité, l'environnement et, bien sûr, le patrimoine. Cela, au gré de quatre chapitres consacrés à la gouvernance des villes dans un

Sur la route outaouaise



Artistes et patrimoine. *Parcours ancestral esquissé* réunit les ébauches de 14 dessinateurs, qui ont croqué des bâtiments patrimoniaux le long d'un parcours de plus de 70 kilomètres traversant les municipalités de Namur, Boileau, Saint-Émile-de-Suffolk et Lac-des-Plages en Outaouais. Un texte introduit l'histoire de chaque municipalité et bâtiment, tandis que des photos d'églises et de croix de chemin ainsi qu'une carte du parcours complètent cette jolie plaquette en noir et blanc.

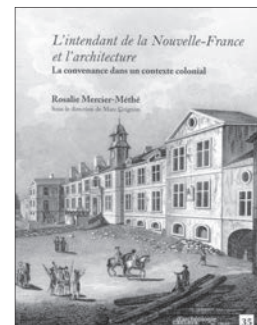
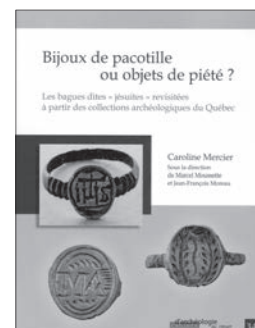
Voilà qui donne envie de partir à la découverte de ce patrimoine et d'en prendre soin. Il semble d'ailleurs que plusieurs propriétaires aient déjà entamé des travaux de rénovation...

Le Carrefour de l'info, 2012, 52 pages, offert gratuitement dans les quatre hôtels de ville

Découvertes archéologiques

La collection « Cahiers d'archéologie du CELAT » compte deux nouveaux mémoires : *Bijoux de pacotille ou objets de piété ? Les bagues dites « jésuites » revisitées à partir des collections archéologiques du Québec* et *L'intendant de la Nouvelle-France et l'architecture. La convenue dans un contexte colonial*. Dans le premier, réalisé par Caroline Mercier sous la direction de Marcel Moussette et de Jean-François Moreau, 188 bagues dites « jésuites » provenant du Québec sont analysées suivant les principes de l'archéologie contextuelle et des études en transfert culturel et métissage. Le second, réalisé par Rosalie Mercier-Méthé sous la direction de Marc Grignon, se base sur l'examen des deuxième et troisième palais de l'Intendant à Québec pour montrer que l'architecture était un outil de représentation du rang dans la colonie.

CELAT, 2012, 234 pages, 40 \$ (pour *Bijoux de pacotille...*) et 87 pages, 18 \$ (pour *L'intendant...*)



Sous le même toit



pose cependant des défis. L'ouvrage propose donc, après une définition du cohabitat et l'exposition de cas concrets, quelques conseils pratiques pour surmonter les embûches.

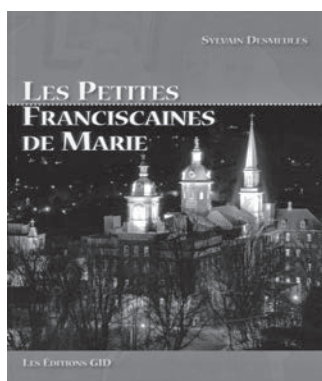
De tels projets commencent à voir le jour ici, notamment Cohabitat Québec, avec ses 42 unités de logement situées dans le quartier Saint-Sacrement à Québec.

Couleur livres, 2012, 160 pages, 20 \$ (info@cohabitat.ca)

Suivre sa vocation

Les Petites Franciscaines de Marie de Sylvain Desmeules suit l'évolution de cette communauté sur plus de 120 ans, soit depuis 1889, moment où Marie-Louise Rondeau et Marie Bibeau s'impliquent dans l'œuvre du curé Joseph Brouillet à Worcester, au Massachusetts. Après s'être vu refuser la permission de fonder une nouvelle communauté, les religieuses vont prêter main-forte au curé Ambroise Fafard, à l'hospice Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul, en 1891. Elles peuvent alors réaliser leur rêve et construire leur maison mère, devenue depuis un joyau du patrimoine charlevoisien. Agrémenté de nombreuses photos, l'ouvrage aborde les événements importants de l'histoire de cette congrégation, mais aussi la vie personnelle de plusieurs religieuses qui ont accepté de livrer témoignage.

Éditions GID, 2012, 396 pages, 49,95 \$



Mutations muséologiques

Dans *La muséologie, champ de théories et de pratiques*, réalisé sous la direction d'Anik Meunier, 13 spécialistes réfléchissent aux transformations des musées et des institutions patrimoniales ainsi qu'à la muséologie d'un point de vue théorique et pratique, dans un contexte où les innovations techniques et les créations technologiques modifient notre rapport à l'espace, au temps et à la culture. Les auteurs se penchent d'abord sur le musée, la muséologie et l'éducation muséale, puis explorent les transformations des musées et de la formation muséale. Enfin, ils étudient différents cas concrets dans des musées et des sites patrimoniaux.

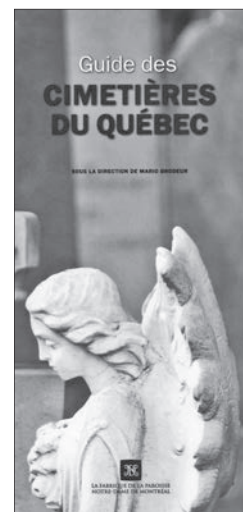
Presses de l'Université du Québec, 2012, 280 pages, 33 \$



Lire les cimetières

Réalisé sous la direction de Mario Brodeur, le *Guide des cimetières du Québec* répertorie quelque 1800 lieux de sépulture déclinés par région touristique. Quatre cents d'entre eux sont illustrés et plus de 600 sont caractérisés selon la qualité du panorama, de l'environnement végétal, des composantes bâties, des éléments de dévotion et des monuments. Cela dit, l'ouvrage n'est pas qu'un inventaire : il est aussi ponctué d'une vingtaine de courts textes traitant de divers aspects du sujet (aménager les cimetières, interpréter les monuments, voir les ouvrages de dévotion, saisir les différentes communautés, etc.).

La Fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal, 2012, 345 pages, 25 \$ (info : 514 735-1361, poste 306 ou dtremblay@cimetierenddn.org)



PENSER SON MILIEU AVEC SON MILIEU



Ce printemps, Action patrimoine a convié des experts ainsi que des citoyens et des élus de l'île Verte à se pencher sur les actions à prendre pour valoriser le patrimoine bâti et les paysages de leur milieu.

Photos: Louise Mercier

Ce printemps, Action patrimoine a créé une formule dynamique, à titre expérimental, pour susciter et partager une vision d'avenir d'un milieu et de son développement. La journée se déroulait à l'île Verte, lieu iconique par excellence. Objectif : amener citoyens et experts invités à dégager des pistes d'action pour valoriser le patrimoine bâti et les paysages du lieu. Une formule souple a été privilégiée. La spontanéité a eu toute sa place. Le travail de fond effectué dans le milieu depuis une vingtaine d'années (inventaires, réglementation, plan directeur) a servi de point de départ pour développer un regard neuf sur ce qui fonc-

tionne et ce qui pose problème dans les mesures et les moyens mis en place à ce jour.

ENJEUX ET CONTEXTE

Depuis quelques décennies, petites et grandes municipalités ont pris des mesures et adopté des règlements pour protéger le patrimoine et les paysages de leur territoire. Beaucoup de citoyens ont porté la cause du patrimoine avec des moyens inégaux et une écoute assez variable des responsables en place. Cet automne, la nouvelle Loi sur le patrimoine culturel entre en vigueur, reléguant une part considérable de la responsabilité du patrimoine aux instances locales et régionales. Un

constat s'impose : les élus et les acteurs municipaux disposent de peu de ressources humaines, matérielles ou financières pour s'acquitter d'une façon éclairée de cette tâche, parfois titanesque dans de tout petits milieux. Comment faire beaucoup avec peu ? Qui sont les acteurs de la réussite du projet urbain et de l'intégration du patrimoine dans ce projet ? Ces questions se posent avec acuité.

Notre intention ici n'était pas de vider la question, mais bien d'apporter l'éclairage de notre pratique. Un village, un quartier, une ville qui met le patrimoine au cœur de ses préoccupations urbaines et territoriales, avec des outils de concertation et de mobilisation de ses citoyens, arrive à des résultats probants à l'œil nu : la population y reste, les visiteurs y sont attirés.

LES CONDITIONS GAGNANTES

Consultation, dialogue, concertation

C'est la collaboration de tous les acteurs du milieu et la qualité des moyens mis en œuvre qui assureront le succès de l'entreprise. La participation populaire est déterminante : les citoyens connaissent leur milieu ; ils ont à cœur le destin de leur quartier, de leur village, de leur île ; ils désirent un cadre de vie agréable et identitaire. A priori, ils sont nombreux à vouloir discuter des enjeux de la protection de leur patrimoine. S'ils sont consultés en amont du processus décisionnel, leur contribution sera d'autant plus significative. Et pour que le dialogue citoyens-Ville soit efficace, le débat devra être franc et les positions adoptées devront se traduire dans les décisions subséquentes.

Intentions et stratégies

L'écoute des besoins exprimés par les citoyens et le partage d'une vision commune avec les pouvoirs en place doivent se répercuter dans les priorités de la municipalité. Pour concrétiser ces priorités, la municipalité adoptera des lois et des règlements, proposera des incitatifs financiers, développera des stratégies et des orientations pour atteindre ses objectifs. Parfois, les moyens à mettre en œuvre sont plus simples qu'il n'y paraît et ne nécessitent ni règlement ni mesures incitatives. Des régions ont réussi de très bons coups en misant sur la sensibilisation et l'effet d'entraînement : dans le Kamouraska, la protection des petits patrimoines, et par conséquent d'une part des paysages, constitue un exemple éloquent. Il y a place pour l'imagination et l'innovation dans ce domaine également.

Lien entre connaissance et action

Quoi qu'elle se soit développée de façon inégale et qu'elle soit le fait d'un nombre trop restreint d'acteurs municipaux, l'expertise en patrimoine existe au Québec. Il faut y recourir de toute urgence pour éviter les interventions à moitié ou mal réussies. Cette expertise existe dans nos universités, nos organismes en patrimoine, nos entreprises spécialisées, quand ce n'est pas directement dans certains services municipaux ou encore, dans les petits milieux, chez des citoyens impliqués, voire dans le comité consultatif d'urbanisme. Le défi avec la création des conseils locaux du patrimoine, comme l'exige la nouvelle loi, sera justement de s'adjoindre cette expertise pour éviter les faux pas ou les déra-

pages. La bonne volonté ne suffit pas quand il s'agit d'une ressource aussi fragile que le patrimoine.

Une connaissance réelle du milieu, de son évolution, des effets des anciennes décisions est essentielle pour asseoir la stratégie future. Pour assurer un développement cohérent et durable du territoire, il faut mettre l'accent sur la préservation de ses caractères distinctifs et prévoir des mécanismes de contrôle des transformations à venir.

À L'ÎLE VERTE

Cette rencontre à l'île Verte, réunissant 7 experts et 25 citoyens et élus, a servi de miroir à une action très bien canalisée dans ce territoire insulaire. En présence d'une collectivité qui discute très ouvertement des enjeux qui la touchent, qui possède une véritable culture de la participation, les discussions se sont organisées autour des quatre thèmes suivants :

- « Nous avons une île en héritage. » Elle se caractérise par ses paysages naturels, ses paysages humains, son architecture traditionnelle, sa tradition de villégiature et ses traditions maritimes. Quels sont les traits qui contribuent le plus à son originalité ?
- « Les insulaires se sont dotés d'outils de protection du paysage et d'intégration architecturale. » Nous avons fait le pari que leur préservation est au cœur de notre développement communautaire. Nos paysages évoluent. Quelles menaces pèsent sur leur intégrité ?
- « Nous devons faire le bilan de l'efficacité de la réglementation actuelle. » Nos règlements ont-ils su encadrer

Quelques-uns des 32 participants à la rencontre savourent les paysages de l'île Verte avant de réfléchir ensemble à leur avenir.



adéquatement l'évolution du paysage et de l'architecture ? Doit-on offrir plus de liberté architecturale dans certaines zones ?

- « Il faut définir les orientations prioritaires de préservation et de gestion des paysages insulaires pour l'avenir. » D'autres interventions sont-elles nécessaires pour orienter de façon harmonieuse l'évolution de l'île Verte ?

Action patrimoine a permis de cerner quelques points

La nécessité de renforcer les mesures de protection des paysages de l'île, de ses vues et de ses perspectives maritimes est ressortie des discussions.

Il est également apparu urgent de protéger les bâtiments secondaires, témoins de la vie agricole et maritime de l'île.



sensibles exigeant une intervention prioritaire pour préserver les acquis et pérenniser le patrimoine bâti. Les résultats de la journée du 26 mai sont probants. L'échange a permis de dégager deux points majeurs qui nécessitent une intervention à court terme : on doit renforcer certains aspects des mesures de protection des paysages de l'île, de ses vues et de ses perspectives maritimes maintenant mis à mal par la déprise agricole et on doit rapidement protéger les bâtiments secondaires témoins de la vie agricole et maritime fragilisés par le délaissement de ces activités économiques. De l'avis de tous, une bonne réglementation a favorisé la préservation des éléments identitaires du paysage insulaire. Des mesures, contraignantes certes, ont favorisé une architecture

de qualité pour les nouvelles constructions et une implantation respectueuse de la trame ancienne. À ce moment-ci, un ajout à la réglementation serait inutile selon le milieu. Consolider les acquis commande plutôt de faire place à l'imagination : on s'est montrés ouverts à des solutions parfois aussi simples que de recourir aux services d'un regroupement forestier régional pour l'entretien des bois

sés privés ou mettre en place un système coopératif pour partager les services nécessaires à l'entretien des espaces en friche, ou encore, s'inspirer d'exemples réussis ailleurs pour résoudre des problèmes de protection, d'entretien et de changements d'usages pour les bâtiments secondaires menacés de disparition. Autant de pistes qui impliquent des stratégies et des initiatives de la part de la municipalité et de ses citoyens.

Parions que cette solidarité insulaire portera ses fruits et qu'elle servira d'exemple ailleurs au Québec. D'ailleurs, Action patrimoine estime qu'une mise en commun des réalisations positives en patrimoine un peu partout sur le territoire québécois aurait un effet d'entraînement. L'organisme entend jouer un rôle de catalyseur en ce sens par l'entremise de son site Internet.

À LIRE

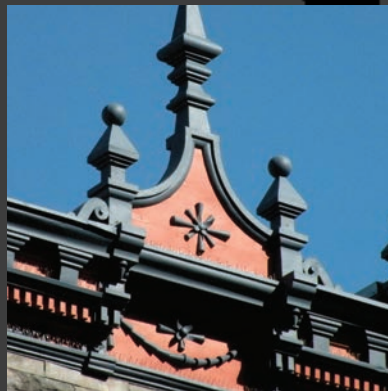
Sous la direction de Mario Gauthier, Michel Gariépy et Marie-Odile Trépanier, *Renouveler l'aménagement et l'urbanisme. Planification territoriale, débat public et développement durable*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 353 pages.

Charles Méthé et Louise Newbury, « Île Verte. Évolution et persistance des paysages », *Continuité*, n° 100, printemps 2004, p. 43.

LA CHRONIQUE POINT DE MIRE REFLÈTE LA POSITION D'ACTION PATRIMOINE DANS CERTAINS DOSSIERS CHAUDS.



L'OPÉRATION
PATRIMOINE
ARCHITECTURAL
DE MONTRÉAL
DEPUIS 1991



UNE CAMPAGNE ANNUELLE DE SENSIBILISATION
À LA PRÉSERVATION DU PATRIMOINE BÂTI

EN COLLABORATION AVEC



Montréal



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



The logo consists of a red square with the white letters 'UL' inside. Below the square is a yellow horizontal bar with the text 'CAMPUS DURABLE' in black.

UL

CAMPUS DURABLE

TIRER LE MEILLEUR DES FORÊTS

En analysant la performance des structures en bois, le professeur Robert Beauregard développe de nouveaux débouchés à haute valeur environnementale pour les produits forestiers dans des bâtiments éco-responsables. Sur le campus, l'Université Laval passe de la parole aux actes en choisissant le bois pour construire le stade du Super PEPS.

A photograph of Professor Robert Beauregard, a man with a grey beard and bald head, wearing a black jacket and turtleneck. He is standing with his arms crossed in front of a large construction site. The background shows a massive wooden arch structure under construction, with concrete pillars and various construction vehicles visible.

Institut

EDS

Institut Hydro-Québec en environnement,
développement et société
de l'Université Laval

Robert Beauregard, doyen de la Faculté de foresterie, de géographie
et de géomatique et membre du conseil de l'Institut Hydro-Québec
en environnement, développement et société

ulaval.ca



UNIVERSITÉ
LAVAL